L'Avant-Scène

femina-théâtre

214

Sommaire



(Photo BERNAND.)

Suzanne Flon, Claude Rich.
CHARLES : « Mais bien sûr, même vous devez plaisanter, j'y tiens. Plaisantez, plaisantez ! »



QUELQUES SCÈNES DE "UN BEAU DIMANCHE DE SEPTEMBRE"



Suzanne Flon, Pascal Mazzotti, Claude Rich.

LE DIRECTEUR : « Vous avez aussi le tir à la carabine. »



En haut à gauche :

Pascal Mazzotti, Claude Rich.

LE CONCIERGE : « Regardez cette fenêtre. Si ce rideau se lève, cela voudra dire qu'il reste encore quelque espoir. »

Ci-dessus :

Elisabeth Barsacq, Suzanne Flon.

LIA : « Nous ne sommes plus des enfants, maman. On a quand même un peu grandi. »

Ci-contre :

Arlette Gilbert, Suzanne Flon, Claude Rich.

CHARLES : « Mais pourquoi en fin de compte ne pas commander du vin de Ota ? C'est un vin délicieux, meilleur que le Malaga. »





Claude Rollet, Edith Perret, Claude Rich, Jacques Morel.
NORBURI. : « Le porteur ? »
MARIA-GRAZIA : « Pour prendre les valises de Madame. »

Maurice Chevit, Marcel Cuvelier, Suzanne Flon.
LINZE : « Mère admirable, j'étais presque certain de vous trouver sur les lieux. Une vraie mère sait toujours avant tout le monde. »



Suzanne Flon, Claude Rich.
ADRIANA : « Il suffit d'un soir comme celui-là pour croire être heureux. »



CHARLES : « Vous êtes rempli d'air et de bruit, et vous vouliez Adriana ! Quelle audace ! »

(Photos BERNAND.)

UN BEAU DIMANCHE DE SEPTEMBRE

Théâtre de l'Atelier
(Direction André Barsacq)

Comédie en trois actes de Ugo Betti

Adaptation française d'Huguette Hatem

Mise en scène d'André Barsacq

Décors et costumes de Jacques Noël

Musique d'André Popp

Distribution

par ordre d'entrée en scène

Adriana, 40 *ans, très belle*	**Suzanne Flon**
Miche	**Daniel Le Roy**
Lia (*leurs enfants*)	**Elisabeth Barsacq**
Robert (*leurs enfants*)	**Claude Rollet**
Le directeur du restaurant Le concierge	**Pascal Mazzotti**
Charles Lusta	**Claude Rich**
Monsieur Linze	**Marcel Cuvelier**
L'agent de police	**Maurice Chevit**
La serveuse du restaurant	**Arlette Gilbert**
Monsieur Henri	**Michel Duroy**
La femme de Monsieur Henri Maria-Grazia	**Edith Perret**
Frederique Norburi, *son mari, conseiller de district*	**Jacques Morel**
Domestiques, passants, clients du restaurant, etc.	**Daeta Dev** **Héléna Ilina** **Isabelle Ivanoff** **Jean Amos** **Pierre Bataillon** **Georges Bielec** **Victor Gérard** **Pierre Kolitchev**

« Un beau dimanche de septembre » a été créé au Théâtre de l'Atelier le 3 novembre 1959

Du tragique au burlesque : UGO BETTI

Dans son théâtre, Ugo Betti aborde tous les modes expressifs sans se tenir aux classifications traditionnelles : féerie, mélodrame, idylle, tragédie, comédie, se succèdent, se côtoient, s'enchevêtrent. On découvre pourtant, à travers des œuvres fort différentes, la constance d'une tonalité sombre, d'une violence plus ou moins affirmée, en rapport nécessaire avec le caractère tourmenté des personnages.

« Un beau Dimanche de Septembre » semble à maints égards l'une des pièces les plus lumineuses de l'écrivain : dans bien des drames comme « Le Joueur » ou « Inspection», des victimes, des justiciers cherchent la Vérité à travers une enquête qui détruit leur entourage et quelquefois eux-mêmes. Ici deux êtres généreux brimés par leur famille ou leurs supérieurs nous font sourire de leurs efforts apparemment désordonnés vers un but qu'eux-mêmes sont incapables de définir.

Un jeune homme et une femme, inconnus l'un de l'autre, n'ont, de par leur situation sociale, leur éducation, leur avenir, rien de commun. Tout devait rendre leur rencontre impossible ; et pourtant elle a lieu ; c'est pourquoi ils vont être enserrés dans un double réseau de rêveries et de craintes et devenir, à leur façon, des héros exemplaires.

Si l'on perçoit une angoisse légère à travers ce regard sur soi-même, chaque instant plus lucide, d'Adriana et de Charles, il n'en demeure pas moins vrai que la pièce se maintient dans un climat burlesque avec ses rebondissements inattendus, les bévues sans cesse répétées des personnages, les ridicules des comparses. Jusqu'à présent, le public français n'avait découvert d'Ugo Betti que ses œuvres les plus âpres ; il pourra juger aujourd'hui avec quel art l'auteur manie les ressorts du comique, avec quelle habileté il a tiré d'une suite de combats douloureux, la matière d'un agréable divertissement.

Huguette HATEM

SON ŒUVRE

Ugo Betti est né à Camerino, petite ville universitaire des Marches, en 1892. En 1915, il s'engagea comme volontaire et fut fait prisonnier en 1917. C'est dans un camp d'Allemagne qu'il commença à écrire ses premiers poèmes.

Revenu en Italie, il fut magistrat à Parme, puis à Rome.

Il fit ses débuts au théâtre en 1927 avec La Patronne, *drame d'une extraordinaire violence qui s'imposa immédiatement au public italien. Suivirent :* La Maison sur l'Eau (1929), L'Ile Merveilleuse (1930), Une Auberge sur le Port (1933), Eboulement au Quai Nord (1935), Nuit dans la Maison du Riche (1942).

Ces pièces âpres, sans concessions, rencontrèrent en Italie un public partagé entre un sentiment d'attraction et un sentiment de malaise devant un dialogue si dense et si personnel.

Entre temps, des comédies brillantes, comme Un beau Dimanche de Septembre (1935), Nos Songes (1937) *et* Le Pays des Vacances (1942) *connurent un très vif succès. Mais Betti est revenu à son ancienne intransigeance dans ses derniers drames :* Vent Nocturne (1945), Inspection (1947), Mari et Femme (1949), Lutte jusqu'à l'Aube (1949), Corruption au Palais de Justice (1949).

Puis ce furent Irène Innocente (1950), L'Ile des Chèvres (1950), La Reine et les Insurgés (1950), Le Joueur (1951).

Ugo Betti s'est éteint après une longue et douloureuse maladie en juin 1953 alors que sa notoriété devenue mondiale le plaçait au premier rang des auteurs italiens contemporains.

BARSACQ ANDRÉ

né à Théodosie (Crimée), le 24 janvier 1909.

Son grand-père paternel était garde-chasse dans les Landes, il ne parlait que patois ; son grand-père maternel, intellectuel révolutionnaire russe, avait connu la Sibérie.

Le hasard a voulu que le père d'André Barsacq, ingénieur horticole, fût engagé par un propriétaire de Crimée. Ainsi par le lieu de sa naissance et de son enfance, comme par son ascendance et, ensuite, par son mariage avec la nièce de Léon Bakst, le grand décorateur des ballets de Diaghilev, André Barsacq, familier du russe comme du français, a curieusement affirmé cette double appartenance.

Lorsque la révolution de 1917 éclate, ses études sont interrompues. C'est la famine et les épidémies, le typhus, qui emportent son père. André Barsacq, rapatrié en France avec sa mère et son frère, doit faire encore un séjour forcé dans un camp d'internement à Voreppe, avant de débarquer à Paris, en sabots, onze ans et une certaine philosophie.

Il reprend ses études et passe la première partie du baccalauréat, très brillamment, mais renonce à poursuivre et entre à l'Ecole des Arts Décoratifs où son frère, Léon, le futur décorateur de cinéma, l'a précédé.

Jusqu'ici, il n'est pas question de théâtre. A. Barsacq se souvient seulement d'avoir vu un « Œdipe » en Russie... quelqu'un qui se crevait les yeux...

Très jeune, il a manifesté des dispositions pour le dessin et la peinture ; aux Arts Décoratifs, il se spécialise dans l'architecture. Plus tard, diverses expériences achèveront de le persuader de l'importance essentielle de l'architecture dans la dramaturgie. Parmi ses professeurs, il a Maxime Dethomas, le décorateur de Jacques Rouché, au Théâtre des Arts. Cependant, coup sur coup, deux événements décident de son orientation.

— *J'avais trouvé*, raconte-t-il, *un billet à prix réduit pour le Théâtre Montmartre (Atelier). Je projetais d'y aller avec un camarade, mais la mère de celui-ci, effarouchée par le nom de Montmartre, symbole de perdition, et aussi par le titre de la pièce : « La Volupté... de l'honneur », intervint auprès de ma mère pour nous en empêcher... Finalement, c'est clandestinement que je me rendis au théâtre où, depuis, presque toute ma carrière s'est accomplie. J'étais — je me souviens — au poulailler. Au programme, avec la pièce de Pirandello, il y avait l'*Antigone *de Cocteau. Ce fut le coup de foudre.*

Peu après, il visite la section de décoration théâtrale russe (Meyerhold, Taïrov, Vachtangov) à l'Exposition de 1925; elle répond à son goût architectural, et il se met à imaginer un décor « constructiviste » pour... « *Le Jeu de l'amour et de la mort* » de Romain Rolland. On lui suggère de le présenter à Dullin. Envoi, réponse : c'est la rencontre de Dullin.

Encouragé par lui, André Barsacq s'exerce sur « *Le Malade imaginaire* » ou « *Le Marchand de Venise* ».

— *Cela m'a été très utile par la suite et d'abord pour « Volpone ».* Dullin vient de tourner « *Le Joueur d'échecs* » et veut en exploiter le succès à la scène. Son décorateur habituel, Michel Duran — qui n'est pas encore auteur dramatique — a besoin d'un aide pour exécuter les décors : c'est le premier travail d'A. Barsacq (1927); il a dix-huit ans.

Après quoi, Dullin l'engage pour un film (il a fondé une société et prépare « *Maldonne* » avec Jean Grémillon); il paraît même convaincu que là est le talent véritable de son jeune collaborateur.

Alors que les circonstances semblent devoir spécialiser A. Barsacq dans le cinéma, L. Coutaud le ramène à Dullin, homme de théâtre, et lui fait confier les décors de « *Volpone* » (1928). Leur succès attire en particulier l'attention de Diaghilev.

Le décor du « *Stratagème des Roués* » de Farquhar (Atelier 1930) incite Jacques Copeau et Michel Saint-Denis à demander à A. Barsacq le dispositif type pour la Compagnie des Quinze (Vieux-Colombier 1931, « *Noé* », « *Le Viol de Lucrèce* » d'André Obey...)

Au lendemain du service militaire, pressé par le besoin, A. Barsacq va improviser des décors pour le Palm Beach de Cannes. Puis le cinéma le reprend, et surtout il assiste Jacques Copeau dans la mise en scène du « *Mistère de Santa Uliva* » (Cloître de Santa Croce, 1933) et d'un « *Savonarole* » (Place de la Signoria, 1935), au Mai Florentin.

Déjà, il avait commencé à travailler la mise en scène auprès de Dullin, pour qui il devait monter « *Les Coqs* » de Jacques Klein. Mais sa chance sera la classe des décorateurs de l'Exposition de 37 — encore une exposition ! — dont il est nommé vice-président. Comme il est question d'aider les jeunes compagnies, il se décide à en fonder une avec Jean Dasté et Maurice Jacquemont : *Les Quatre Saisons*.

Après s'être produite sur des tréteaux dans une clairière de la forêt de Rambouillet et autres lieux de plein air, elle présente la première mise en scène d'André Barsacq, à l'Exposition de 37 : « *Le Roi Cerf* » de Pierre Barbier, d'après Gozzi (Comédie des Champs-Elysées, 1937), qui donne l'occasion à A. Barsacq de faire la connaissance de Jean Anouilh, enchanté par le spectacle, et d'une Américaine, qui ne l'est pas moins puisqu'elle engage la Compagnie pour deux saisons, au French Theater de New-York (1937-1939).

— *Nous devions constamment renouveler notre programme*, rappelle A. Barsacq. *Cela a été pour moi la meilleure école : celle du répertoire, car elle soumet le metteur en scène et le comédien à une gymnastique artistique rude, mais riche d'enseignements divers.*

Il y fait aussi ses débuts d'acteur.

En septembre 1938, il met en scène, « *Le Bal des Voleurs* » de Jean Anouilh, créé au Théâtre des Arts par les Quatre Saisons, avec « *Maïe* » de Roland Purnal, remplacé bientôt par « *Le Médecin malgré lui* », puis par « *L'Enterrement* » d'Henri Monnier quand le spectacle est repris au printemps de 1939, au Gymnase.

Lorsque André Barsacq, après la drôle de guerre et l'exode, se retrouve à Paris, Dullin lui propose... la direction de l'Atelier !

André Barsacq commence par y reprendre « *Le Bal des Voleurs* » et « *L'Enterrement* » (1940).

Directeur, metteur en scène, décorateur, acteur à l'occasion, auteur (1) ou adaptateur (2), président du Syndicat des metteurs en scène, il a reçu le Grand Prix Dominique de la Mise en scène pour « *Les Oiseaux de lune* » de Marcel Aymé et « *La Mouette* » de Tchékhov (1955).

---

(1) « *L'Agrippa* » (1945).

(2) *Notamment* « *Le Revizor* » *de Gogol* (1948), « *La Punaise* » *de Maïakovski* (1959), *et, à la Comédie-Française,* « *L'Ours* » *de Tchekhov* (1958).

acte 1

Un petit jardin et des bancs devant l'édifice de la Préfecture. Un dimanche après-midi; on entend au loin la musique d'un manège.

scène 1

Charles est un jeune homme aux cheveux en désordre qui porte des lunettes ; il fait des signes mystérieux vers le porche de la préfecture ; il modérera ses gestes quand il s'apercevra qu'il a éveillé la suspicion d'un sergent de ville.

L'agent louche plusieurs fois dans la direction de Charles et passe.

ADRIANA, *entre avec ses enfants, Lia, Robert et Michel, leur ami. Miche et Lia ouvrent la marche.* Nous sommes arrivés. Merci, Miche. Nous voilà juste devant le porche de la Préfecture.

MICHE, *gros jeune homme rouge et timide.* Certainement, Madame. Le porche de la Préfecture.

ADRIANA. On verra très bien d'ici.

MICHE. On ne peut pas mieux voir.

LIA. Ah ! je m'en vais, maman.

ADRIANA. Ne sois pas impatiente, Lia. Ton père ne va pas tarder. Mais vous, Miche, ne vous gênez pas, partez donc. Vous aviez rendez-vous, il me semble ?

ROBERT. Mademoiselle Miche a toujours des rendez-vous. Bravo ! bravo !.

MICHE, *il rougit et jette un coup d'œil à Lia.* Oui, Madame..., c'est-à-dire, non, Madame. Je peux rester encore... un petit moment.

LIA. Maman, voilà une demi-heure qu'on attend et qu'on tourne en rond !

ADRIANA, *orgueilleuse.* Mais c'est une réunion très importante, mon enfant. N'est-ce pas, monsieur Miche ? Le Conseil Supérieur de la Préfecture en séance plénière. Mon mari doit prononcer un discours.

MICHE. Certainement, je comprends, ça doit être important.

ROBERT. Je parie que nous attendons pour rien et que papa est déjà sorti.

ADRIANA, *s'adressant affable au concierge de la préfecture que, depuis un moment, on a vu apparaître et qui semble chercher quelqu'un.* Pardon, le conseiller Norburi s'il vous plaît...

LE CONCIERGE, *austère, l'interrompt et indique les fenêtres de la préfecture.* Là-haut, séance plénière.

ADRIANA, *se remettant en marche avec Miche et ses enfants.* Merci. Faisons encore deux pas, mes enfants. Toi, Lia, marche devant avec M. Miche. Mais ne perdons pas le porche de vue.

ROBERT, *dégoûté.* On finira par nous montrer du doigts.

(Ils sortent tous les quatre, Lia en avant avec M. Miche, derrière Adriana, puis Robert.)

scène 2

Le concierge aperçoit Charles et lui fait signe d'approcher.

CHARLES. Eh bien ? Que font-ils ? Que disent-ils ?

LE CONCIERGE, *important.* J'en suis bien désolé, Monsieur Lusta. J'ai peur que l'honorable Conseil Supérieur de la Préfecture ne soit très en colère contre vous.

CHARLES, *désespéré.* Naturellement.

LE CONCIERGE. Monsieur Lusta, il y a maintenant plus d'une heure que le Conseil s'est réuni ; et l'on n'attend plus que vous..., enfin, je ne voudrais pas vous vexer, mais un simple vice-sous-archiviste adjoint...

CHARLES. ... Surnuméraire...

LE CONCIERGE. ... Et vous ne vous présentez pas ! Ce n'est pas difficile à comprendre. Messieurs les Conseillers ont interrompu leurs vacances exprès pour la réunion ; par votre faute ils risquent de devoir repartir sans rien avoir conclu ! Le conseiller Norburi... vous le connaissez ?

CHARLES. Pas beaucoup.

LE CONCIERGE. Sévère.

CHARLES. La seule chose que je connaisse de lui, c'est son écriture. J'ai souvent l'occasion de la lire sur les avertissements qu'il m'inflige : pour des fautes que, généralement, je n'ai même pas commises ! Et la seule chose qu'il connaisse de moi, c'est-à-dire d'un être doué d'une âme, d'un visage, né d'une étincelle divine, ce sont mes lettres d'excuse. Vous savez ce que c'est ? Des petits billets toujours pareils dans lesquels le subordonné promet de ne plus commettre ce qu'il n'a jamais commis.

LE CONCIERGE, *baissant la voix.* Quoi qu'il en soit, le conseiller Norburi parle de prendre des mesures à votre égard.

CHARLES, *épouvanté.* Ah ! des mesures ?

LE CONCIERGE. Des mesures. (*Secouant la tête.*) Monsieur Lusta, mon Dieu, pardonnez-moi ; mais vous ne saviez pas qu'aujourd'hui vous étiez de service ? Comme secrétaire du Conseil ? En séance plénière ?

CHARLES. Si je le savais ? Je n'en dormais plus depuis une semaine !

LE CONCIERGE. Et alors ? Comment se fait-il que vous n'y soyez pas allé ?

CHARLES. Comme cela se fait ? Je me le demande moi-même. Un engrenage de circonstances vraiment diabloliques.

LE CONCIERGE. Bon sang ! Vous êtes en retard ? Mais présentez-vous quand même, et implorez leur clémence !

CHARLES, *éclatant.* Mais c'est que j'ai perdu la clé, vous ne comprenez donc pas ? La clé de la sec-

tion 7 des archives B4 (*Il se fouille avec angoisse, bien qu'il sache désormais qu'il ne trouvera plus aucune clé.*) Et dire que je l'ai toujours gardée dans ma poche jusqu'à ce matin. C'est épouvantable.

LE CONCIERGE. Quelle fatalité !

CHARLES. Ne m'abandonnez pas, Monsieur le Concierge. (*Avec une lueur d'espoir.*) Ecoutez, faites une bonne action, montez vous-même, regardez si par hasard je n'aurais pas laissé cette clé dans la serrure, ou bien accrochée à son clou. Je vous ai déjà expliqué où se trouve mon bureau... (*Montrant le bâtiment.*) Là-haut.

LE CONCIERGE. La seconde fenêtre du quatrième étage.

CHARLES. Pour l'amour du ciel ! Au-dessous. L'œil-de-bœuf.

LE CONCIERGE. Parfaitement. L'œil-de-bœuf. Là.

CHARLES. Par là, Monsieur ! Là c'est le bureau de l'archiviste en chef. (*Patiemment, comme s'il répétait une leçon.*) Mais c'est de ce bureau que part le long couloir sombre que je vous ai décrit. A peu près à mi-chemin...

LE CONCIERGE. L'autre couloir...

CHARLES, *patient, faisant signe que non.* ... L'escalier, on descend : une petite porte dans le mur ; puis à droite deux marches, puis...

LE CONCIERGE. ... A gauche !

CHARLES. Non, à droite. A cet endroit, entre deux vieilles armoires... Courage ! Un petit escalier de fer, mystérieux, en colimaçon, on ne peut pas se tromper. Au-dessous...

LE CONCIERGE. Vous !

CHARLES, *faisant signe que non.* Pas du tout. Le vice-archiviste. Les adjoints surnuméraires, dont je fais partie, sont dans le couloir ; cinq portes, cinq noms. La cinquième porte. Lusta. Charles. Là, dans un sombre boyau de ce palais il y a sous l'escalier une sorte de débarras où pleuvent les avertissements ; là un homme dans la fleur de l'âge passe chaque jour toutes les heures de soleil à copier de sa plus belle écriture des fiches de carton. Je vous attendrai sur ce banc.

LE CONCIERGE. J'y vais, Monsieur. Avec un peu de chance... Mais l'affaire est délicate. (*Il sort.*)

scène 3

Adriana, Robert, Lia, Miche, entrent. Charles nerveux tourne furtivement entre les plates-bandes.

LIA, *qui a regardé sa montre et puis a tiré furtivement le veston de Miche.* Quatre heures. Il me semble qu'il est quatre heures.

ROBERT. Il n'y a que trois quarts d'heure que nous attendons ! Et devant un porche de préfecture ! (*A Miche.*) On va nous croire de la police !

MICHE, *après avoir jeté un timide coup d'œil à Lia.* Alors... Alors, s'il est quatre heures... je regrette beaucoup je dois...

ADRIANA. Vous pouvez partir, Miche, ne vous tourmentez pas pour nous. Je reste ici avec mes enfants. Vous aviez un rendez-vous, je m'en souviens.

MICHE. Comme vous voulez, Madame... Je pourrais aussi... remettre...

LIA, *tirant son veston et regardant à nouveau sa montre. A elle-même.* Il est quatre heures précises.

MICHE. Bien sûr. C'est à cause du rendez-vous, Madame. Mais je l'aurais... vraiment.

ADRIANA. Alors au revoir, Miche. (*Plaisantant.*) Soyez sage ! Ces rendez-vous...

MICHE, *écarlate.* Oh ! Madame ! n'en doutez pas... Au revoir, Madame. Toutes mes excuses...

ROBERT. Au revoir, Mademoiselle Miche.

MICHE. Au revoir. Mes hommages. (*Il sort avec un dernier coup d'œil à Lia.*)

ADRIANA. La discussion a dû s'enflammer, je crains même des incidents. Vous savez bien que votre père ne transige jamais. Il doit penser à sa carrière.

ROBERT. L'égoïsme des parents ! Ce qui est terrifiant en lui, c'est son inconscience, il irait jusqu'au crime.

LIA. Oh ! maman, je me souviens tout à coup, j'ai un rendez-vous à quatre heures. La petite Faille.

ADRIANA. La petite Faille ?

LIA. La petite Faille.

ADRIANA. Tu voudrais t'en aller ?

LIA. Forcément, maman chérie, forcément.

ADRIANA. Mais Lia ! tu sais bien que ton père... Il est si content de te donner le bras, à la promenade. Après la réunion, il a dit qu'il nous emmènerait sur le lac, au café. On en parle depuis si longtemps de cette promenade. Ce n'est pas parce que c'est aujourd'hui ma fête. Mais nous ne sortons jamais ensemble.

LIA. Eh bien, moi, je n'aime pas aller au café sur le lac avec les parents. Je n'aime pas les fêtes de famille. Je me moque éperdument du Conseil Supérieur de la Préfecture. Au revoir, maman.

ADRIANA. Lia, sois polie.

LIA. Au revoir, au revoir. Vous pouvez très bien vous y rendre sans moi.

ADRIANA. Tu t'en vas tout de suite ?

LIA. Et même je suis en retard.

ADRIANA. Tu vas... chez la petite Faille ?

LIA. Mais oui, mais oui. Oh ! quelle barbe ! Nous ne sommes plus des enfants, maman. On a quand même un peu grandi.

ADRIANA, *arrangeant les revers de son corsage.* Tu ne rentreras pas trop tard pour dîner ?

LIA, *se dérobant.* Mais non, mais non, maman. (*Partant.*) Au revoir. (*Elle sort.*)

ADRIANA, *essayant de lui dire encore quelque chose.* N'allez pas sur le lac en canot, il y a un peu de vent. (*Un silence. A Robert.*) Nous nous asseyons ?

ROBERT, *victime.* Cela ne coûte rien.

(*Ils s'assoient sur un banc.*)

ADRIANA. On entend même la musique, d'ici ; on est bien, n'est-ce pas ?

ROBERT. Plaisir rare.

ADRIANA. Ce retard. Il fallait bien le prévoir... Evidemment, c'est un peu ennuyeux d'attendre.

ROBERT. Oh ! c'est une joie pour moi.

ADRIANA. Robert, je ne veux pas que tu te sacrifies. Tu peux partir toi aussi, Robert. Une aussi belle journée...

ROBERT. Oui, je laisse ma mère seule le jour de son anniversaire, et je suis un fils sans cœur. Miche s'est sauvé comme un lapin. Lia, n'en parlons pas.

Tout le monde est parti s'amuser. Et moi je reste. C'est toujours comme ça.

ADRIANA. Mais je peux très bien attendre ton père toute seule. Cela ne m'ennuie pas du tout. Tu as tant à faire, Robert, ton diplôme à terminer...

ROBERT. J'ai perdu tout espoir de le finir. On ne me laisse pas tranquille un moment. On dirait que vous ne pensez qu'à vous-mêmes.

ADRIANA. Va, va, Robert.
(*Un temps.*)

ROBERT. Mon Dieu, si vraiment tu y tiens... Mais ensuite tu ne te poseras pas en victime ?

ADRIANA, *plaisantant.* Cela fait une demi-heure que je te le dis : laisse-moi tranquille. Je veux rester seule.

ROBERT, *après s'être levé, montrant la robe de sa mère.* Tu sais, cette robe ne me plaît pas.

ADRIANA. Non ?

ROBERT. Elle est trop jolie, trop jeune.

ADRIANA. Au revoir. Ne rentre pas tard pour dîner. Je fais de la tarte aux amandes, ce soir...

ROBERT. Oui, oui. Au revoir. (*Il s'arrête.*) Veux-tu que j'attende encore un peu ?

ADRIANA. Non, mon chéri. Ton père ne va pas tarder.

ROBERT. Certainement. (*Au concierge qui est revenu.*) S'il vous plaît, le Conseiller Norburi en a encore pour longtemps ?

LE CONCIERGE, *supérieur, énigmatique.* Le Conseiller Norburi a peut-être fini avant de commencer.

ROBERT, *à sa mère.* Qu'est-ce que je te disais ? C'est l'affaire de quelques minutes.
(*Il sort.*)
(*Adriana reste seule assise sur le banc.*)

scène 4

Le concierge fait signe à Charles de s'approcher.

CHARLES, *anxieux.* Alors ?

LE CONCIERGE. J'ai connu votre père, Monsieur Lusta.

CHARLES. Parlez, je suis prêt.

LE CONCIERGE. Pas de clé, Monsieur. De plus il semble qu'une véritable fureur se soit emparée du Conseil et surtout du Conseiller Norburi. Après vous avoir attendu deux heures...

CHARLES. Deux... A vrai dire, il manque encore... quelques minutes.

LE CONCIERGE. Quoi qu'il en soit, après avoir en vain cherché le fonctionnaire, en vain cherché la clé, ils ont décidé de démolir la porte de votre section.

CHARLES, *atterré.* Démolir, défoncer ?

LE CONCIERGE, *funèbre.* Défoncer, démolir, c'est une seule et même chose, Monsieur...

CHARLES. Mais c'est absurde !

LE CONCIERGE. Messieurs les Conseillers étaient impatients de repartir en vacances. Et où donc étaient enfermés les dossiers ?

CHARLES. Dans ma pièce...

LE CONCIERGE. ...à clé. Eh bien, on a appelé un ouvrier.

CHARLES. Un ouvrier !

LE CONCIERGE. Les coups résonnaient dans tout le Palais.

CHARLES. Mon Dieu.

LE CONCIERGE. La porte a volé en éclats. (*Il soupire.*) Je regrette, Monsieur Lusta. Un fonctionnaire comme vous, le plus ponctuel et le plus zélé de tout le Palais !

CHARLES. Sept ans, là-haut, mon ami. Le premier entré, le dernier sorti, la meilleure calligraphie de la section, sept ans.

LE CONCIERGE. On le disait, on le disait bien, le plus zélé, et le plus modeste des fonctionnaires.

CHARLES. Mais le plus drôle, Monsieur, c'est que au contraire, je haïssais, j'ai toujours sauvagement haï le zèle, la modestie, la belle calligraphie, le module C, le D, les postes fixes, l'autorité.
(*L'agent, il passe et regarde d'un air soupçonneux.*)

LE CONCIERGE, *intimidé.* Mais enfin, il n'est pas d'autres bases à l'ordre social !

CHARLES. Et si je vous disais que mon idéal a toujours été le désordre ...individuel ? J'étais comme un fauve, là-dedans. J'ai souvent imaginé d'y apporter une bombe : la plus puissante. Savez-vous au contraire ce que j'y apportais en grand secret ?

LE CONCIERGE. Je ne sais pas.

CHARLES. Des plumes, spéciales, le secret de mon inégalable calligraphie.

LE CONCIERGE, *admiratif.* Que vous payiez de votre poche !

CHARLES, *d'un ton ouvertement théâtral.* Jusqu'à hier, la chance ne m'a pas souri, Monsieur. Un destin perfide accumulait sur ma tête tous les malheurs de la Section Archives. Et finalement, hier, j'ai eu l'impression qu'un rayon d'espoir brillait pour moi. Quelle chance ! Et pour qu'elle pût s'exercer il a fallu le départ en congé régulier de l'archiviste en chef et de deux sous-archivistes ; l'appendicite bien connue du secrétaire Bauri ; une campagne de presse qui alarmât les autorités, une convocation extraordinaire lancée pour un dimanche, la légèreté d'un doyen des vice-archivistes surnuméraires lequel ne voulut pour rien au monde renoncer à sa journée de distraction : tout cela a été nécessaire, Monsieur, pour que ce fût mon tour à moi, jeune vice-sous-archiviste adjoint surnuméraire, d'assister l'honorable Conseil, avec la charge de soumettre les données de la Section 7, Archives B4 à ces hautes personnalités dont les noms depuis sept ans troublaient mes nuits ! (*Montrant des papiers.*) Voici mon rapport, Monsieur. La question, non dépourvue d'importance, était celle des tuyaux.

LE CONCIERGE. Je ne m'intéresse pas à la politique.

CHARLES. Les tuyaux des fonctionnaires. Il y en a trois cent douze dans la ville. Tout est expliqué là-dedans, avec références historiques climatiques et politico-sociales. Ils sont généralement en fonte, il y a trois modèles et quatre types. Le jour était-il enfin arrivé, comme l'affirmait la presse, d'unifier la forme de ces utiles instruments de l'hygiène citadine ? Et si oui, à quel type accorder notre faveur ? Au type tubiforme ? Au type Renaissance avec des mascarons ? Le modernisme ? La tradition ? Il y a surtout un principe à affirmer, Monsieur. Sans compter que la question des colonnes de reverbères aurait suivi immanquablement.

LE CONCIERGE. Cela ne fait aucun doute (*Dubitatif.*) de reverbères ?

CHARLES, *indiquant un reverbère.* De reverbères. La journée d'aujourd'hui pouvait être de celles qui n'arrivent qu'une fois dans la vie. (*Baissant la voix et montrant le rapport.*) Eh bien, après avoir passé sur ces pages presque la nuit entière, et une partie de la matinée, je m'accorde un bref repos. Monsieur, durant sept ans, tous les jours ma logeuse m'a tiré de ma sieste de l'après-midi avec une précision que je qualifierai de cosmique. (*Calme.*) Eh bien, aujourd'hui, elle ne l'a pas fait.

LE CONCIERGE. Diable. Comment se fait-il ?

CHARLES, *désespéré.* Mais parce que c'est dimanche, Monsieur ! Et qu'en sept ans, je n'ai jamais été au bureau un dimanche.

LE CONCIERGE. Cela va de soi.

CHARLES, *presque calme.* Je me réveille avec un sombre pressentiment. Et pourtant, je perds du temps, je perds du temps, vous comprenez ? (*Jouant la scène.*) J'enfile une chaussure... Je bâille... Je me gratte le nez... J'enfile l'autre chaussure tout à mon aise... Tout d'un coup mon regard tombe sur la pendule... Et ceci n'est rien. J'étais déjà ici, essoufflé, transpirant... (*Se tâtant.*) La clé des archives section 7 ! Je l'avais oubliée à la maison. Je rentre chez moi. (*Criant.*) Disparue ! (*Calme.*) Ma logeuse, ayant trouvé une clé... qui n'était pas à sa place, a pensé naturellement à la mettre quelque part... En sûreté.

LE CONCIERGE. Et pourquoi ne lui avez-vous pas demandé, à elle ? A votre logeuse ?

CHARLES, *criant.* Mais parce que c'est dimanche, Monsieur. Et ma logeuse le dimanche va à la campagne. (*Gémissant.*) Oh ! comme je suis infortuné.

LE CONCIERGE. Je suis navré, Monsieur Lusta ; mais il est de mon devoir de vous prévenir qu'il y a encore quelque chose.

CHARLES, *désormais étrangement gai.* Encore... Magnifique ! Que diable peut-il encore y avoir ?

LE CONCIERGE, *un peu ému.* Ce n'est pas de ma faute, Monsieur Lusta. (*S'apercevant que quelqu'un arrive et s'éloignant.*) Attention, il y a quelqu'un. (*Ils se séparent tout en continuant à se faire des signes.*) Soyez naturel.

scène 5

Monsieur Linze, vice-conseiller départemental, entre.

LINZE, *funèbre et emphatique s'approchant.* Bonjour Madame. C'est toujours pour moi un grand honneur de pouvoir vous présenter mes hommages.

ADRIANA, Bonjour, Linze. Comment allez-vous ?

LINZE. Comme-ci, comme-ça, Madame. C'est votre mari qui m'envoie.
(*Un court silence.*)

ADRIANA, *tristement.* Il ne peut pas venir.

LINZE. Je le crains en effet. La réunion a souffert d'un fâcheux retard. Des incidents, quelques éclats, la présence de Monsieur le Préfet, la défaillance d'un archiviste. Je venais justement vous prévenir que votre mari espère, espère se libérer d'ici une petite heure ou deux ; il espère, mais je crains...

ADRIANA, *avec un sourire.* Je le crains moi aussi, cher Linze. Aujourd'hui, nous devions aller au bord du lac.

LINZE. Ce sont les nécessités, Madame, de la carrière de votre mari.

ADRIANA. Oh ! c'est tout à fait juste. Je vais rentrer chez moi ; tant pis.

LINZE. J'oubliais : votre mari a dit qu'après la réunion, il a rendez-vous avec le président Aldenai. Si par hasard il devait tarder, mais c'est peu probable, il ne faut pas vous inquiéter, c'est qu'il dîne avec Aldenai.
(*Un silence.*)

ADRIANA. C'est par cette avenue, n'est-ce pas ? Je veux dire pour retourner chez moi. Je ne connais pas encore très bien la ville.

LINZE. Parfaitement, Madame, par cette avenue, en dix minutes vous regagnerez votre domicile. Je vous accompagnerais bien volontiers, ce serait une joie pour moi. Malheureusement, un vice-conseiller est toujours sacrifié ; le bœuf de labour. Et dire que depuis cinq ans, je devrais être Conseiller !

ADRIANA. Oh ! Linze, rappelez-vous à Ulta, quelles belles années ! Vous n'avez pas changé.

LINZE. Vous non plus, Madame, vous non plus. Toujours belle, jeune, admirée, oui, oui.

ADRIANA. Que d'amis, vous vous souvenez ? Vous m'appeliez...

LINZE, *achevant.* La petite princesse.

ADRIANA. Vous souvenez-vous de cet air de danse ? « Adieu ma belle dame ». Puis je me suis fiancée, je me suis mariée, et tout cela me paraît un songe.

LINZE. Bien sûr. La petite princesse. Très entourée, un peu fière. Je resterais davantage, Madame, si je le pouvais.

ADRIANA. Oh ! vous pouvez partir, Linze. Croyez-vous que je trouverai un marchand de journaux sur mon chemin ? Je voudrais acheter une revue. Les enfants sont sortis. La bonne aussi ; elle a son dimanche. Je ne trouverai personne à la maison.

LINZE. Il y a deux kiosques à journaux, Madame. Je crains cependant que vous ne les trouviez tous les deux fermés : un dimanche.

ADRIANA. Dommage. Savez-vous ce qui est malheureux, Linze ? Que les enfants grandissent, qu'en un éclair ils deviennent de grandes personnes. Tout d'un coup... on s'aperçoit que l'on a plus rien à faire chez soi. Ici, d'ailleurs, je ne connais pas encore grand monde. Aujourd'hui c'était le jour... le saviez-vous ? de mon... anniversaire.

LINZE. Tous mes vœux, Madame.

ADRIANA. Comme le temps passe vite !

LINZE, *gêné.* Oui. Comme il passe ! Comme il passe !

ADRIANA. Mais vous pouvez partir. Linze. (*Elle se met en route.*) Au revoir.

LINZE. Mes hommages, Madame.
(*Ils sortent tous les deux.*)

scène 6

CHARLES, *il fait une rentrée impétueuse.* Encore une autre chose, disiez-vous ?

LE CONCIERGE, *entrant lui aussi.* Oui, Monsieur. Cet ouvrier...

CHARLES. Dites, mon ami, je suis vraiment curieux de savoir.

LE CONCIERGE. Quand la porte est tombée on s'est aperçu qu'on s'était trompé de porte.

CHARLES, *tragique, riant.* Ah ! Ah ! Ah ! Ah !

LE CONCIERGE. Ils avaient démoli une autre porte, celle du débarras ; à l'intérieur, ils ont trouvé des romans, de la confiture, quelques-unes de vos chaussettes hors d'usage et beaucoup portées, des papiers gras avec des restes de jambon, et différentes piles de dossiers très importants, perdus là-dedans, en proie aux rats, à la poussière, et à l'action destructrice du temps. En ce moment, en tout cas, ils défoncent la bonne porte.

CHARLES, *pétrifié.* Bien, bien.

LE CONCIERGE. Ne soyez pas abattu, Monsieur Lusta. Quand tout semble perdu la Providence, très souvent, vient vous aider.

CHARLES, *tragiquement calme.* La journée est superbe, j'irai au lac, on y trouve des endroits où l'on peut s'amuser, des lieux de plaisir équivoques, où l'aventure n'attend qu'un signe. J'irai à « La Rive des Nymphes »

LE CONCIERGE. A la « Rive des Nymphes » ! Pour l'amour de Dieu !

CHARLES. J'ai de l'argent. Eh ! garçon, une glace. (*Il appelle un marchand de glaces, prend une glace, paie.*) Les vingt centimes ? C'est sans importance ; garde-les, ils sont pour toi.

LE CONCIERGE. Ecoutez. J'ai une certaine influence sur une personne très introduite. (*Baissant la voix.*) L'huissier-chef. On pourrait essayer, par ce moyen, d'insinuer au conseiller Norburi que ces vieilles chaussettes, que ces papiers gras et que ces dossiers n'ont rien à voir avec vous, Monsieur Lusta. Peut-être le conseiller Norburi, bien que sévère pourrait-il s'adoucir.

CHARLES. Mon opinion sur le conseiller Norburi est qu'il est un vulgaire imbécile. Cet homme ne m'intéresse pas du tout.

LE CONCIERGE. Monsieur Lusta !

CHARLES. Je respire, Monsieur. Il y a sept ans que cela ne m'était pas arrivé. (*Indiquant le Palais.*) Cette baraque puait tellement !

LE CONCIERGE. Puait ?

CHARLES. Les installations hygiéniques y sont très négligées.

LE CONCIERGE. Je comprends votre situation.

CHARLES. J'en doute, Monsieur le Concierge. J'ai toujours rêvé d'être écrivain, voleur international, quelqu'un... qui envoie des cartes postales de mille endroits différents, qui vit plongé dans le chaos le plus complet... (*se troublant peu à peu*) qui se lève quand il lui plaît, qui sème ses vieilles chaussettes où bon lui semble ! oui, Monsieur : l'acteur, le voleur, Vous dites ?

LE CONCIERGE. Rien.

CHARLES. Et penser que j'ai manqué d'étouffer là-dedans cette graine mystérieuse que nous portons en nous, et de laquelle doit éclore comme une fleur, notre personnalité ! C'est terrible. Savez-vous que je me suis promis de faire un voyage aux Indes ?

LE CONCIERGE. Aux Indes ?

CHARLES. Aux Indes. Qu'y a-t-il d'extraordinaire ? Mais regardez quelle âme médiocre. Il y a des centaines de bâteaux qui vont aux Indes. J'avais tout préparé, j'avais lu des livres, les temples, Brahma, les soleils couchants sur le Gange. J'avais même commencé mon journal de voyage : je l'ai chez moi. Allons, riez, pourquoi ne riez-vous pas ?

LE CONCIERGE. Je ne ris pas, Monsieur.

CHARLES. En le préparant à l'avance, calmement, on est sûr de ne rien oublier. Vous voyez ces feuilles? C'est le rapport sur les tuyaux. Regardez ce que j'en fait : j'en fais un boulette ! Et je l'envoie au diable. (*Il jette à terre la boulette, lui donne même un coup de pied ; après un silence et d'une autre voix.*) Oh ! ne m'abandonnez pas, Monsieur le Concierge, ne m'abandonnez pas !

LE CONCIERGE. Je ferai de mon mieux. Je vais me rendre sur place. Regardez cette fenêtre. Si ce rideau se lève, cela voudra dire qu'il reste encore quelque espoir. En ce cas, courez invoquer l'indulgence du conseiller Norburi ? Si au contraire ce rideau descend jusqu'à l'appui de la fenêtre... en ce cas cela voudra dire... que tout est perdu.

CHARLES. Je mets mon sort entre vos mains.

(*Le concierge sort.*)

scène 7

Charles ramasse avec précaution le rapport tombé sous le banc, il s'assoit en défroissant une à une les feuilles sur ses genoux ; son regard tombe sur un sac de dame oublié sur le banc ; il cherche tout autour de lui la propriétaire, examine l'objet, va l'ouvrir, tressaille.

L'AGENT, *qui l'observe depuis quelques instants, d'un air affable qui ne promet rien de bon.* Que faites-vous ?

CHARLES, *cérémonieux, timide.* Rien, rien, Monsieur l'Agent. Je suis...

L'AGENT. Il y a un moment que je vous observe. Que tenez-vous là ?

CHARLES. Mon rapport, Monsieur, Je suis le vice-archivi...

L'AGENT. Cela ne m'intéresse pas. Et ça ?

CHARLES. C'est un sac, Monsieur, simplement un sac.

L'AGENT, *toujours avec un calme doucereux.* Ne faites pas le malin, jeune homme. On le voit à l'œil nu que c'est un sac. Je suis simplement curieux d'apprendre ce qu'il fait entre vos mains ; et ce que vous faites, vous, depuis une heure vingt dans ces parages. Vos manœuvres sont mystérieuses, mon gaillard. (*Se mettant en colère car Lusta, au lieu de le regarder lui, tient les yeux fixés sur les fenêtres du Palais.*) C'est à vous que je parle, jeune homme. Qu'avez-vous à regarder là-haut, vers les fenêtres du Palais ? Ne faites-pas la sourde oreille, jeune homme, votre attitude ne me plaît pas du tout.

(*Charles, qui évidemment a vu à la fenêtre un signal funeste, se laisse choir sur le banc ; puis sans dire un mot, il tourne ses regards vers le rapport et se met méthodiquement à le déchirer.*)

L'AGENT. Et alors ? Je vous parle. Et alors ? Qu'avez-vous à dire ?

CHARLES. Que vous m'avez ennuyé.

L'AGENT, *interloqué.* Hein, quoi ?

CHARLES. Ennuyé.

L'AGENT, *assez sûr de lui.* Je vous signale que je suis un agent de police, Monsieur.

CHARLES, *violent.* Et moi je vous signale que j'en ai assez de vous et de tous les pouvoirs administratifs et politiques. (*Il achève de déchirer son rapport et en éparpille les morceaux.*)

L'AGENT, *essayant de récupérer quelques morceaux.* Et si je vous disais que vous avez l'air de détruire des documents compromettants ? (*Solennel.*) En somme que faites-vous là ?

CHARLES, *pervers.* Ce qui me plaît, c'est un banc public, non ? (*Il ôte son veston, s'apprête à le ranger sur le banc comme un coussin.*) Je vais même y passer la nuit. Je suis un vagabond, allez-vous-en.

L'AGENT, *intimidé malgré lui.* Mais... de toute façon... ce sac ?

CHARLES. Il est à moi. C'est celui de ma femme. Oh ! enfin, ne vous en mêlez pas, ne m'ennuyez pas, ôtez-vous du paysage.

L'AGENT, *perplexe.* Ainsi... (*Il s'interrompt.*)

scène 8

Adriana, cherchant des yeux son sac ; elle le voit, se dirige droit sur lui et le prend.

L'AGENT. Il est à vous ?

ADRIANA. Je l'avais oublié.

L'AGENT. Je l'ai surpris pendant qu'il fouillait dedans. J'allais justement l'arrêter. Il a eu l'audace de dire... Vous le connaissez, Madame ? (*Un silence.*)

ADRIANA, *visiblement apitoyée.* Oui.

L'AGENT, *stupéfait.* Oui ?

ADRIANA. Oui.

CHARLES, *machinalement.* Oui.

ADRIANA, *pour éloigner les soupçons de l'agent, s'assoit sur le banc à côté du jeune homme.* Parfaitement, Monsieur.

L'AGENT, *s'éloigne en se retournant de temps en temps, en se grattant le menton et en grommelant entre ses dents.* Sac... femme... bien bien... très bien.

scène 9

ADRIANA, *fouille dans son sac et tend à Charles quelque chose.* Cela peut vous servir.

CHARLES. De l'argent ?

ADRIANA. Oh ! peu de chose.

CHARLES, *écarlate.* Mais j'en ai, Madame... J'en ai.

ADRIANA. Je ne voulais pas vous offenser.

CHARLES. C'est l'agent, Madame ; je vous assure, c'est l'agent qui a fait une fâcheuse confusion. Je lis Homère dans le texte, je veux dire que j'ai fait des études, je suis un homme comme il faut... L'agent...

ADRIANA. Attention ! Il nous observe. Il n'est pas trop certain que je sois vraiment votre... Que dois-je être ?

CHARLES. Ma femme. Oh ! je voudrais être sous terre.

ADRIANA. L'inconvénient est que si nous nous séparions maintenant, l'agent reviendra vous arrêter.

CHARLES. Tant pis, Madame. Ce serait ma juste punition. Vous avez même eu trop... de grandeur d'âme, de générosité.

ADRIANA. Mais peut-être bien qu'il m'arrêterait aussi.

CHARLES. C'est terrible.

ADRIANA. Il faut rester ici. Et... parler. Parlez. Dites quelque chose.

CHARLES. Je comprends votre répugnance à mon égard, Madame, un inconnu. Pire, même... Et toutefois je vous supplie de me croire : Je suis vraiment... Je ne suis pas...

ADRIANA, *gentiment moqueuse.* Oh ! cela se voit.

CHARLES, *méfiant.* Qu'est-ce qui se voit si vous me permettez ?

ADRIANA. Que vous êtes quelqu'un de tout à fait recommandable. (*Presque maternelle.*) Un excellent garçon. Remettez votre veston. La journée est fraîche.

CHARLES, *humilié, remettant son veston.* Ai-je des signes particuliers ?

ADRIANA. Non, ça, non.

CHARLES. Et pourtant, on me regarde et on voit tout de suite que je suis...

ADRIANA. Que vous êtes un jeune homme comme il faut. Je ne sais pas, un employé...

CHARLES. Ah ! voilà. Et justement vous vous trompez, Madame. Je l'ai été. Histoire ancienne.

ADRIANA. Et maintenant vous ne l'êtes plus ?

CHARLES. Il ne manquerait plus que cela ! Des supérieurs aigris, des attributions stupides, une mauvaise odeur. Un beau jour j'en ai eu assez, j'ai dit leurs quatre vérités à ces malheureux, et je suis parti. Peut-être ai-je été trop violent. J'ai tout déballé. Que dites-vous ?

ADRIANA. Rien.

CHARLES. Je les ai remis à leur place. Ce n'est pas que je sois méchant, mais quand cela me prend... Blancs comme un linge les malheureux : des insectes.

ADRIANA. Et puis ?

CHARLES. Et puis... Le monde, Madame. Il est assez grand, non ? La pire des choses, c'est de vieillir là ; dans un petit trou. J'ai vu les Indes.

ADRIANA. Cela doit être très beau.

CHARLES. Beau ? L'eau suffirait : je parle de l'Océan Indien. Quelle transparence ! Les algues, les reflets, les poissons ! Et la couleur du ciel ? Cela donne envie de pleurer. Cela oui, c'est la vie.

ADRIANA. Vous avez aussi été en Chine ?

CHARLES. Tokyo. La vie, c'est Dieu qui nous l'a donnée. N'est-ce pas ? C'est un péché de gâcher toutes ces belles journées qui passent si vite. Il faut les remplir, les faire fleurir, sinon demain, une fois vieux, quel regret !

ADRIANA, *pensive.* Moi, je n'ai même pas été à Bellavista, vous rendez-vous compte ? Une de mes sœurs — nous l'appelons tante Elisabeth — habite à Bellavista une villa nommée le Paradis, sur le golfe. Il y a dix ans que je dois y passer le mois de septembre. On dit que c'est enchanteur. Eh bien, je n'y suis jamais allée. Je mourrai et je n'aurai pas vu le Paradis.

CHARLES. Vous êtes d'ici ?

ADRIANA. Non... Je suis du Sud.

CHARLES, *ravi.* Moi aussi, Madame, moi aussi. Et arrivée depuis peu ?

ADRIANA. ... Oui.

CHARLES. Je l'avais deviné. De la famille ?

ADRIANA. ... Non. Enfin des parents.

CHARLES. Très bien. Et que faites-vous ?

ADRIANA, *souriant.* Je vis... Je vieillis...

CHARLES. Oui.

ADRIANA. ... Je m'ennuie un peu...

CHARLES. Cela arrive. Toujours là, enfermée entre les mêmes visages, on a beau vivre en famille, on s'aperçoit un jour qu'il n'y a plus rien à se dire. On avale une bouchée et on reste là, maussade, Dieu sait pourquoi. On s'aime beaucoup moins.

ADRIANA, *pensive.* Peut-être ! On s'aime moins. Une de mes amies... elle aussi...

CHARLES. Quoi donc ?

ADRIANA. Rien. Elle dit qu'elle se sent un peu seule. Vous savez, elle n'est pas d'ici, elle ne connaît pas grand monde.

CHARLES. La vie est faite pour être heureux.

ADRIANA. Regardez ces bonnes se promener. Leur façon de marcher, leurs coups de coude, leurs petites robes de cotonnade fleurie, tout cela

crie : nous sommes heureuses, nous sommes heureuses. Si elles s'aperçoivent que quelqu'un les regarde, elles rougissent comme pour s'excuser d'être aussi jeunes et aussi joyeuses. Où croyez-vous qu'elles aillent, si pressées ?

CHARLES. Au lac, Madame. Toutes les jeunes filles de la ville, le dimanche quand il fait beau, vont sur les rives du lac.

ADRIANA. Oui, la journée est belle, tiède. Ce sont les derniers beaux jours, nous sommes en septembre. Dommage !

CHARLES. Dommage ?

ADRIANA. Dommage car moi, au contraire, je dois rentrer chez moi, ne vous l'ai-je pas dit ? Où je serai seule jusqu'à ce soir. La belle journée passera et moi je ne serai pas allée au bord du lac. Quand je serai vieille, je le regretterai, n'est-il pas vrai ? Regret de ce beau dimanche, regret du paradis, regret de tant d'autres choses.

CHARLES. Certainement. Regrets.

ADRIANA. Et que font-elles au lac ?

CHARLES. Elles dansent, elles retrouvent leurs amoureux.

ADRIANA. ... Elles se disputent avec eux...

CHARLES. ... Et elles mangent une tranche de gâteau à deux lires soixante-quinze. Il y a des guinguettes avec des pianos mécaniques.

ADRIANA. Vous devez y aller souvent, vous ?

CHARLES. Je me proposais justement d'y aller. A la Rive des Nymphes, Madame. (*Orgueilleux.*) C'est un endroit... un tant soit peu équivoque, si on veut.

ADRIANA. Oh ! intéressant. Seul ?

CHARLES, *sincère.* A vrai dire je ne savais pas où aller. Je ne le connais pas, moi non plus. Oui, seul. J'allais seul.

ADRIANA, *souriant.* Je vous crois. (*Plaisamment.*) Et si je vous demandais de m'y conduire, voyons un peu?

CHARLES, *sans enthousiasme.* Moi ? Vous ? Ce serait... un honneur, pour moi.

ADRIANA. Eh bien ! Vous ne me paraissez pas du tout enthousiaste.

CHARLES. Oh ! ce n'est pas à cause de vous ! Mais je pourrais vous y conduire. C'est une promenade.

ADRIANA, *toujours en souriant.* Notez cependant que vous serez obligé de dépenser quatre lires cinquante de gâteau.

CHARLES. Cinq lires cinquante, à dire vrai. Tant pis, Madame.

ADRIANA. Mais peut-être serait-ce plus logique de partager les frais comme des enfants raisonnables, bien mieux, comme des compatriotes...

CHARLES. Ce serait peut-être préférable.

ADRIANA. Vous ferez jouer pour moi l'orgue de Barbarie mécanique ?

CHARLES. Bien sûr.

ADRIANA, *en le menaçant.* Mais après sommes-nous sûrs qu'il ne vous viendrait pas à l'idée de vouloir profiter de l'occasion pour entreprendre ma conquête?

CHARLES, *alarmé.* Oh non ! Madame, je vous jure, je suis... un honnête homme..., un homme comme il faut..., je ne voudrais vraiment pas...

ADRIANA. Je vous crois. On le voit.

CHARLES, *offensé.* Qu'est-ce qu'on voit, à la fin ? On le voit. Vous aimez trop plaisanter.

ADRIANA, *un peu triste.* J'ai tellement peu l'occasion de plaisanter. Je suis toujours seule. Vous me pardonnez ?

CHARLES. Mais bien sûr ! Même, vous devez plaisanter, j'y tiens. Plaisantez, plaisantez !

ADRIANA. C'est ce que j'ai fait. Je me suis amusée à vous faire peur. Je ne saurais qu'y faire au lac, même comme touriste. Hélas !... le temps file. L'agent est parti. Bientôt il y aura de l'ombre ici. Quelle merveilleuse journée ! Je dois rentrer à la maison. Et le coucher de soleil sur le lac aura lieu sans moi. (*Elle se lève.*)

CHARLES. Vous partez ? On parlait si agréablement. Vous m'êtes sympathique, vous devez être bonne. Je regrette.

ADRIANA. Moi aussi. Mais, comment faire ?

CHARLES. Je vous aurais vraiment conduite à la Rive des Nymphes, vous savez ? Il y a un monde fou. Je dois vous dire qu'aujourd'hui, pour des raisons personnelles, je ne suis pas dans mon état normal. Maintenant je ne sais quoi faire.

ADRIANA, *souriante, triste.* C'est un peu mon cas. Au revoir.

CHARLES. Au revoir.

(*Adriana se met en route, fait quelques pas ; tout d'un coup elle regarde dans son sac et s'arrête.*)

CHARLES, *s'approche d'elle.* Qu'y a-t-il, Madame ? Que vous arrive-t-il ?

ADRIANA, *après un silence, les yeux humides, mais en souriant.* Pour le gâteau, chacun pour soi ; allons-y. En bons camarades.

CHARLES. Chacun pour soi... Ce n'est pas nécessaire ! Je suis là, moi !

ADRIANA. J'ai regardé dans mon sac ; pas de clé ; oubliée. J'ai senti mon cœur se serrer. C'est dimanche, tous sont sortis, la bonne aussi. (*Riant émue.*) Je me suis trouvée littéralement abandonnée. (*Riant encore, un peu tremblante.*) Je me demandais ce que je pouvais faire de moi.

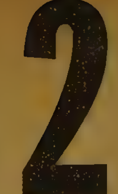
CHARLES. Mais je suis là.

ADRIANA. Figurez-vous que je n'ai pas du tout envie de pleurer d'avoir oublié la clé ! Rentrer à la maison, n'y trouver personne, et attendre le soir sans même un livre à lire, ce n'était vraiment pas très gai.

CHARLES. Eh bien, au contraire, nous, nous allons nous amuser. (*Ils rient et sortent ensemble.*)

(*L'agent qui les épie depuis un moment, s'approche vivement, prend le chapeau de Lukta, oublié sur le banc, l'examine sous toutes ses coutures. Charles revient en courant, lui arrache le chapeau des mains et s'en retourne aussi rapidement.*)

---

acte 

Une terrasse à la Rive des Nymphes, café-restaurant sur le lac. Sur les montants de la pergola, les panneaux habituels ; des glaces avec inscriptions publicitaires de liqueurs et biscuits. La pergola est bordée d'espaliers de buis. On devine tout autour d'autres terrasses, d'autres kiosques et d'autres espaliers de buis. Quelques minutes se sont écoulées depuis la fin du premier acte.

scène 1

La terrasse est occupée par plusieurs tables. Des couples, les mains enlacées, y sont assis. On entend, provenant des terrasses voisines, des rires, des bruits de voix, des coups de carabines à bouchon, un air de danse, des tentatives de chœur. Des groupes de jeunes gens et jeunes filles excités traversent la scène en courant et criant. A d'autres moments, au contraire, les couples se lèvent pour aller danser et la terrasse reste vide. Une serveuse court confusément çà et là.

VOIX, *du dehors.* Silence ! Vous y êtes !

VOIX. Vise le cœur, Jeannot ! *(Un silence puis on entend le coup de carabine suivi d'une rafale d'applaudissements.)*

VOIX, *du dehors.* Bravo !

VOIX. Un vrai champion.

VOIX. Ce qu'il est fort !

AUTRES VOIX, *derrière la scène et dehors.* Mademoiselle, et ces sandwiches ?

AUTRES VOIX. De la bière !

AUTRES VOIX, *derrière la scène et dehors.* Maria, Julie, où êtes-vous ?

AUTRES VOIX. Mademoiselle !

LA SERVEUSE. Ouf ! Un peu de patience. Je viens, je viens. Une minute.

(Charles et Adriana paraissent à la porte, très hésitants.)

CHARLES. Venez, entrons. Asseyons-nous là.

ADRIANA. Non, non. Je retourne chez moi...

CHARLES. Mais... vous n'aviez pas dit ?...

ADRIANA, *intimidée.* Je regrette, j'ai changé d'avis, je retourne chez moi.

LA SERVEUSE, *passant en toute hâte.* Installez-vous, messieurs-dames. *(Indiquant une table.)* Là, tenez. Ici il y a de la place pour tout le monde. *(Elle rit sans raison et continue son travail.)*

UNE VOIX DE FEMME, *riant, faussement épouvantée.* Ahi ! Non. Cesse, grosse bête. Tu m'arroses. Arrête.

VOIX. Mademoiselle, Mademoiselle.

VOIX. A moi de tirer maintenant.

VOIX. Qui a pris ma chaise ?

VOIX. Fernand ! Lucien !

UN CLIENT. Mademoiselle, il y a une demi-heure que je vous appelle.

LA SERVEUSE, *passant en toute hâte.* Une demi-heure, que c'est exagéré ! Chacun son tour.

CHARLES, *indiquant la table.* Elle nous a dit de nous asseoir. Il le faudra... au moins un instant.

ADRIANA, *à voix basse.* Moi je m'en vais.

CHARLES, *à voix basse.* Mais cela fera mauvais effet...

LA SERVEUSE, *passant toujours en toute hâte et les encourageant à prendre place.* Ici, ici, voilà. *(Disposant une petite table et des chaises, et puis regardant vers le public.)* D'ici on voit tout le lac. On verrait même le coucher du soleil s'il n'y avait pas le toit de la cuisine. *(A voix basse, indiquant un couple assis à une table voisine.)* Soyez sans crainte, je crois qu'ils vont s'en aller, ils sont là depuis deux heures et ils n'ont pris que deux menthes à l'eau. *(Faisant le geste de compter de l'argent.)* A mon avis, ils n'en ont pas beaucoup.

CHARLES, *s'asseyant avec effort et solennité.* Ici... Asseyons-nous ici.

LA SERVEUSE, *riant à son habitude, sans aucune raison.* Ici ou là ; pour moi, c'est pareil, Monsieur.

VOIX. Mademoiselle.

VOIX. De l'eau, un peu d'eau.

LA SERVEUSE, *s'en allant.* Il y a le lac, pour ceux qui veulent de l'eau. Pour se noyer. *(Se mettant tout à coup en colère.)* Voilà, voilà, je n'ai que deux bras et deux jambes. *(En sortant elle bouscule un jeune homme qui essaye de lui faire un pinçon.)*

LE JEUNE HOMME, *d'une voix tragique et caverneuse.* Isabelle, je t'aime.

LA SERVEUSE, *se dégageant.* La prochaine fois, je te lance un verre à la figure.

(Coups de carabine, rires, applaudissements.)

ADRIANA, *désormais assise, bien qu'à contre-cœur.* En tout cas, nous ne resterons pas longtemps, n'est-ce pas ? Il y a trop de vacarme.

(Leur table est isolée des autres, à côté de la rampe. Au-dessous, on imaginera qu'il y a la promenade au bord du lac et le lac.)

CHARLES, *avec un geste vers le public, c'est-à-dire vers le lac.* Vous voyez le lac ? Les barques ? C'est joli, n'est-ce pas, c'est pittoresque ? Quel dommage ! le toit de la cuisine, on pouvait le construire ailleurs. *(Clignant de l'œil, en désignant le couple voisin.)* Deux menthes seulement et ils sont là depuis deux heures.

ADRIANA, *à mi-voix.* Alors, c'est ça ?

CHARLES. Quoi donc ?

ADRIANA. Ce fameux café.

CHARLES, *fier.* La Rive des Nymphes ? Nous y sommes, Madame.

ADRIANA. Un endroit... peu recommandable ?

CHARLES. « Et de réputation douteuse. » Equivoque.

ADRIANA. Pourquoi ?

CHARLES. Parce que... il est équivoque. (*Fier.*) Couples. Amours ; danse, aventures et... petits scandales..., un vrai repaire de contrebandiers. Le piano mécanique est à côté, vous l'entendez ? Quelquefois il y a des descentes de police.

ADRIANA. De police ?

CHARLES. Des rafles, des coups de filet. On y trouve... (*Baissant la voix.*) ... des salons particuliers, des tonnelles... ombragées et, pour qui veut aller sur le lac, des petites barques. C'est un endroit... (*Il ne trouve pas le qualificatif.*) caractéristique. *Fier.*) L'endroit le plus caractéristique de la ville. (*Plaisamment.*) Ce qu'on appelle un lieu de délices. Il y a aussi un tir. Vous entendez ?

ADRIANA. Que de gens ! Ils font un joli tapage ! (*Montrant.*) Et ça ?

CHARLES, *compétent, mais pas trop.* C'est le chose, le petit billard automatique. On tire la poignée, la boule est lancée, on gagne une trompette.

ADRIANA, *timide, tentée.* Si je voulais... je pourrais... moi aussi tirer la poignée ?

LA SERVEUSE, *venant à leur table.* En mettant cinquante centimes, Madame. Café ? Thé et gâteaux ? Menthe ? Glace à la fraise ? Grenadine ? Crème à la liqueur ?

CHARLES, *anxieux.* Dites, Madame, dites. Tout ce que vous voudrez, je suis à vos ordres.

LA SERVEUSE. Framboise ? Sirop d'orgeat ? Vin de malaga ? Vin d'ota ? Sandwiches au jambon ? Saucisses ?

CHARLES. Que diriez-vous de deux grenadines ?

ADRIANA. Parfait.

LA SERVEUSE. C'est ce qu'il y a de moins cher, Monsieur. (*Elle rit.*)

CHARLES. C'est bon, ne vous occupez pas de ça.

LA SERVEUSE. Alors, deux grenadines ?

CHARLES. On va réfléchir.

LA SERVEUSE. Réfléchissez donc, Monsieur. (*Elle s'en va en emmenant le chapeau que Charles lui a machinalement mis en mains.*)

CHARLES, *alarmé.* Mon chapeau.

LA SERVEUSE. Et que voulez-vous en faire, Monsieur ?

CHARLES, *digne.* Bien, gardez-le.

LA SERVEUSE. Je ne vais pas le mettre, vous savez ? (*Elle rit et sort.*)

CHARLES, *à Adriana.* En général, ces cafés sont de véritables attrape-nigauds. Gare au naïf. Il y a aussi le sirop de framboise ? C'est une boisson simple, saine, bien de chez nous.

ADRIANA. Alors c'est ici que vont les bonnes, le dimanche, avec leurs amoureux ?

CHARLES. Oh ! pas seulement les bonnes.

ADRIANA. Et c'est d'ici qu'elles reviennent le dimanche soir, quand on les voit se hâter vers la maison, les joues en feu et leur petite toque de travers. Elles sont toujours en retard. On voit qu'elles sont parties à contre-cœur.

CHARLES. Ici, elles s'amusent, Madame. (*Supérieur.*) C'est bien ce qu'on appelle le Paradis du dimanche. (*On entend des rires de femmes mêlés à des airs de danse et des tintements de verres qu'on entrechoque pour faire du bruit.*)

ADRIANA. Elles dansent au son de l'orgue de Barbarie et elles boivent du sirop de grenadine et de framboise. Ce n'est pas grand-chose.

CHARLES, *indécis et sur le gril.* Il y a aussi du vin de Ota, Madame.

ADRIANA. Et pourtant, vous entendez, comme elles s'amusent ? Oui, décidément, c'est cela ; elles rient, elles sont heureuses, vraiment heureuses, pas autre chose. Cela vous remue le cœur de les entendre.

CHARLES, *héroïque.* Mais pourquoi, en fin de compte, ne pas commander du vin de Ota ? Les collines de Ota sont à deux pas ; il n'y a même pas de frais de transport. C'est un vin délicieux, meilleur que le malaga. Cela vous va ?

ADRIANA. Certainement.

CHARLES. Vous voulez que nous prenions du vin de Ota ? (*Solennel.*) Mademoiselle, nous prenons du vin de Ota.

LA SERVEUSE, *s'approchant un instant et s'échappant aussitôt.* Mazette. Du vin de Ota. Tout de suite, Monsieur.

UN CLIENT, *tandis que la serveuse passe devant lui, se lève pour sortir, féroce.* Il y avait une fourmi dans l'orangeade.

LA SERVEUSE, *disparaissant.* Ce n'est pas moi qui l'y ai mise, vous savez ?

(*Le client sort, plein d'amertume, avec sa femme.*)

CHARLES, *un peu impressionné.* Oh ! pourquoi a-t-elle dit « mazette » ; du reste la grenadine aussi... ce n'était peut-être pas mal la grenadine..., c'est moins..., c'est plus... (*Il s'interrompt.*)

scène 2

La serveuse entre très vite avec une bouteille et deux verres.

CHARLES, *hésitant.* C'est déjà... pour nous ? Une bouteille ?

LE DIRECTEUR, *il a suivi la serveuse et salue, révérencieux.* Ces messieurs-dames en désiraient deux ?

CHARLES. Non..., ce n'est pas nécessaire, pour le moment. Si jamais..., nous verrons.

LE DIRECTEUR, *se préparant à déboucher.* Ces messieurs-dames n'ont qu'à commander. Je suis le directeur et le propriétaire de l'établissement. (*A la serveuse.*) Un tire-bouchon. (*Aux clients.*) Nous n'avons qu'une ambition : voir dans notre maison des visages où la joie se reflète. Le sourire de notre clientèle est notre récompense. (*Flatteur et non sans un coup d'œil furtif au couple des menthes.*) Naturellement je parle de la clientèle fine qui sait apprécier et qui nous fait honneur. Est-il bon ?

CHARLES, *se remettant à boire.* Il est bon. (*A Adriana.*) Pas mauvais, n'est-ce pas ?

LE DIRECTEUR. Il réchauffe les oreilles.

CHARLES, *fier.* Ce n'est pas la première fois que j'en bois, du vin de Ota.

LE DIRECTEUR. Je voulais vous dire : désirez-vous un morceau spécial ?

CHARLES. Un morceau ?

LE DIRECTEUR De musique, Monsieur. Notre orgue-harmonium joue les airs de danse connus : nous dirons, ceux qu'on interprète le plus souvent. Mais si, pour des raisons particulières, il plaît à ces Messieurs-Dames d'écouter un morceau de leur choix, ces Messieurs-Dames n'ont qu'à parler. C'est un privilège qu'il nous réservons à notre clientèle d'élite...

LA SERVEUSE, *qui attend avec la carabine à la main, se mêlant de la conversation.* Pour cinquante centimes.

CHARLES. Peut-être en profiterons-nous. Ce n'est pas impossible.

LE DIRECTEUR, *tentateur.* Vous avez aussi le tir à la carabine.

(*La serveuse tend la carabine au directeur.*)

CHARLES. La carabine ?

LE DIRECTEUR, *acquiesçant et montrant.* La carabine à bouchons. On tire et un bouchon part.

CHARLES. Ah ! un bouchon ?

LE DIRECTEUR, *acquiesçant.* Pour éviter tout danger. On peut tirer sur un ami, sur une amie, sur n'importe quel client... Taç, tac. C'est une plaisanterie très à la mode. En conclusion : allégresse, bonne humeur, jeunesse ! Toujours sans dépasser les limitels, naturellement. (*Comme entre parenthèses, clignant les yeux.*) C'est une recommandation que nous devons faire à tout le monde, n'y faites pas attention. Ici c'est un établissement fait pour l'allégresse. (*Fier.*) Un établissement équivoque. (*Il s'incline et sort.*)

scène 3

CHARLES. Nous lui avons fait une très bonne impression : vous avez vu quelle déférence ? Il en a même bafouillé, le pauvre homme. Brave homme. La maison ne me déplaît pas. Et le petit vin non plus : il coule, il coule. (*Un peu soucieux.*) Je ne crois pas qu'il soit considéré comme un vin de luxe. Il ne doit pas être cher du tout.

ADRIANA, *après avoir bu.* Lusta.

CHARLES. Madame.

ADRIANA, *enfantine et malicieuse.* Vous croyez qu'on va me voir ?

CHARLES. Quelqu'un qui vous connaîtrait ?

ADRIANA. Oui, quelque ami. (*Riant.*) Mais moi... personne ne me connaît, vous comprenez ? Personne !

CHARLES. Alors il serait difficile que... qu'on puisse vous reconnaître.

ADRIANA. C'est cela qui me fait rire (*Naïvement amusée.*) Personne ne sait que je suis ici. Personne ne pouvait penser que je viendrais dans un endroit pareil !

CHARLES. Et pourtant nous y sommes venus !

ADRIANA. A la barbe de tous ! (*Baissant la voix et indiquant la poignée de l'appareil.*) Lusta, j'ai une envie folle de tirer la poignée du billard !

CHARLES. Nous pourrions aussi gagner la trompette, Madame. Ou bien, si vous voulez, tirez sur moi... une fois ou deux... avec les bouchons.

ADRIANA, *riant et un peu anxieuse.* Lusta, nous avions un chat, jadis, oui, un petit chat blanc ; nous le gardions prisonnier à la maison. Pendant très longtemps notre pauvre petit chat miaula en vain derrière une porte fermée au-delà de laquelle il y avait les toits, l'aventure...

CHARLES. Et les souris.

ADRIANA. Puis les années passèrent et la porte resta ouverte. Seulement, voyez-vous, c'était lui alors qui ne voulait plus sortir ! Oui, Lusta. Sortir l'effrayait.

CHARLES. Il n'osait plus.

ADRIANA. Peut-être n'était-il plus assez jeune ?

CHARLES. C'est une histoire triste, Madame. C'est comme les vieux employés : ils soupirent sans cesse après quelques jours de vacances et puis, à peine sont-ils à la retraite, ils ne savent plus que faire et ils meurent.

ADRIANA, *riant.* Savez-vous ce que je suis, moi, aujourd'hui ? Un chat blanc qui a eu du courage ! Ne le dites à personne, Lusta, mais je crois même que je suis fière de moi. (*Elle se lève, fait deux ou trois pas.*) Quel air doux et léger. Cela me rappelle... Peut-être suis-je un peu effrayée, mais je suis sortie et c'est très beau. Nous ne faisons rien de mal, n'est-ce pas ?

CHARLES, *fier.* Je suis un honnête homme, Madame.

ADRIANA, *épouvantée.* Lusta !

CHARLES. Qu'y a-t-il ?

ADRIANA. J'ai tiré la poignée !

CHARLES. Aviez-vous mis les cinquante centimes ?

ADRIANA. Je n'y ai pas pensé. J'ai dû tirer trop fort.

CHARLES. Zut alors ! Ces machins-là, il suffit de les regarder pour qu'ils se détraquent.

ADRIANA. Vite, asseyons-nous, faisons comme si de rien n'était.

CHARLES, *soucieux.* J'ai presque envie de payer le vin tout de suite. Mademoiselle !

ADRIANA, *plaisamment dramatique.* Je crains que ce ne soit une erreur de l'avoir pris.

CHARLES, *soucieux.* Le vin ?

ADRIANA. Ces cafés sont de véritables guet-apens.

CHARLES. Vous croyez... qu'ils en profitent ?

ADRIANA. Je propose de partager réellement la dépense. En bons camarades.

CHARLES. On peut faire comme ça. Si vraiment vous y tenez. Mademoiselle !

LA SERVEUSE, *s'approchant.* Vous avez appelé ?

CHARLES, *héroïque, lui glissant un billet dans la main.* C'est... cinquante lires.

LA SERVEUSE, *s'en allant.* Eh ! je le vois bien.

CHARLES. J'... j'attends la monnaie. (*A Adriana.*) J'ai pris les devants.

ADRIANA, *très amusée, montrant le lac.* Regardez, Lusta !

CHARLES. Quoi donc ?

ADRIANA. Ce monsieur et son chapeau dans le lac ! (*Suivant la manœuvre.*) Il le prend... Non... (*Heureuse.*) Il va peut-être tomber lui aussi... (*Déçue.*) Il l'a pris.

CHARLES. Quel dommage ! (*Content de lui.*) Le mien est au vestiaire.

ADRIANA, *en confidence.* Je crois que je vais tirer un coup de bouchon.

CHARLES. Moi aussi, on va tirer.

ADRIANA. C'est terrible. Je bois du vin et je n'y suis pas habituée.

CHARLES, *supérieur.* Oh ! À moi, cela ne me fait rien. Je le supporte bien.

ADRIANA, *enchantée, indiquant l'intérieur d'où provient un bruit de rires.* Mais écoutez-les, de nouveau !

CHARLES. Ces jeunes filles ?

ADRIANA. Elles rient parce que la framboise qu'elles ont devant elles est rose, parce que la serveuse dit : « Je viens, je viens » parce que le lac est bleu, parce que les voiles sont blanches, légèrement azurées.

CHARLES. La vie est faite pour être heureux.

ADRIANA. Savez-vous ce que me rappellent ces jeunes filles qui rient ? L'herbe, la mauvaise herbe, l'herbe sotte qui pousse par touffes, même sur les murs, sans aucun ordre. Et pourtant, elle pousse, elle doit grandir, elle monte, joyeuse, folle, étonnante.

CHARLES. L'herbe. A condition qu'une grosse pierre

stupide ne lui tombe pas dessus. Cela arrive quelquefois. On aurait pu être... qui sait, un héros, pourquoi pas ? Quelquefois, par exemple, je m'imagine que je... voilà, je rentre à la maison, c'est le soir, on respire un doux air frais..., je marche en sifflant..., les mains dans les poches... et je me sens joyeux : mais alors, vraiment joyeux, joyeux sans raison, vous comprenez ? Peut-être... me suis-je mal expliqué.

ADRIANA. Moi, quand j'étais toute petite, après dîner, je me mettais à la fenêtre. On m'appelait : « Adriana, que fais-tu ? » — « Rien, je suis là. » Il faisait sombre, j'entendais les feuilles remuer dans le jardin... et, tout à coup, il me venait..., je ne saurais comment dire, un espoir, un battement de cœur... (*Elle se domine et rit.*)

CHARLES. Vous vous appelez Adriana ?

ADRIANA, *le répétant comme pour mieux l'entendre.* Adriana. Et vous ?

CHARLES. Charles. Quel beau temps ! Pour être vraiment heureux, c'est peut-être cela qu'il nous faut ! Que l'on nous aime.

ADRIANA, *doucement.* C'est comme pour l'herbe : il faut la bonne saison. Lusta, on pourrait faire jouer cette vieille chanson... celle qui dit « Adieu ma belle dame »..., elle me plaît tellement.

CHARLES. Que l'on nous aime. (*Avec une tristesse revêche.*) J'ai dû travailler très jeune, quitter la maison. Chez moi, nous n'avons même pas eu le temps de nous aimer. Cela doit être vraiment beau.

ADRIANA, *à voix basse.* C'est très beau. (*Les désignant.*) Savez-vous en réalité pourquoi ces jeunes filles se conduisent ainsi ? Parce qu'il y a à côté d'elles quelqu'un qui les aime. Elle le savent et alors... (*Enchantée comme si elle disait une chanson.*) Quand nous savons qu'on nous aime, alors nous disons des choses drôles, nous plaisantons. On a envie de faire des niches, de se cacher derrière les portes ; au lieu de marcher, on voudrait s'en aller par les rues en sautant, en courant, comme des gamins ; parce que nous savons qu'on nous aime. Nous devenons un peu tyranniques, parfois nous faisons un peu la tête : parce que nous savons qu'on nous aime, nous savons qu'on nous demandera : « Adriana, qu'est-ce que tu as ? » Nous pleurons aussi, mais c'est bon, parce que nous savons qu'on nous aime. (*A part soi, chantonnant « Adieu ma belle dame... »*) ... Nous degardons par la fenêtre, nous voyons la belle journée... et, tout d'un coup, nous nous sentons... oui, comme vous l'avez dit, vous, heureux à en mourir. La nuit, nous nous réveillons et immédiatement nous sentons, dans tout notre cœur, une douceur, un bien-être..., parce que nous savons qu'on nous aime... Nous nous sentons les oreilles chaudes, le cœur chaud, les joues chaudes, parce qu'on nous aime.

CHARLES, *après un instant en la regardant.* Vous, on vous aime ?

ADRIANA, *avec un rire très légèrement coquette, très féminine.* Oui. Beaucoup. (*Elle regarde Charles, rit, répète.*) Beaucoup.

CHARLES. Alors, vous êtes très heureuse ?

ADRIANA, *enchantée de sa trouvaille.* Oui, heureuse.

CHARLES. Vous êtes sûre que lui vous aime ?

ADRIANA. Oui, sûre.

CHARLES. Comment faites-vous pour en être sûre ?

ADRIANA. Ces choses-là se comprennent. Et puis... il me le dit tout le temps.

CHARLES. Ce n'est pas ennuyeux d'entendre toujours la même chose ?

ADRIANA. Je le lui dis que c'est ennuyeux, mais ce n'est pas vrai, c'est très bon. Il est jaloux. (*Elle rit.*) Il m'écrit de petits mots, je les retrouve après dans mes poches... (*Riant.*) Sous ma serviette !

CHARLES. Ce n'est pas stupide, cela ?

ADRIANA. C'est divin. Il me tyrannise. Il veut toujours savoir où je suis allée. Il dit qu'il pense toujours à moi, toujours, toujours ; et je sens sa pensée comme une tiédeur sur moi, que sais-je, comme une chose douce, laineuse sur mes épaules... Il dit qu'il ne peut pas vivre sans moi, il ne pourrait pas... respirer. Je lui dis : « Mon chéri, tu es bête. » (*Enchantée.*) Mais c'est le bonheur qui est bête. S'il n'était pas aussi bête, il ne serait pas aussi merveilleux, merveilleux, merveilleux. (*Elle rit, elle rit éperdument.*)

CHARLES. Comme vous êtes belle, Madame, Adriana ! On éprouve de la mélancolie à vous regarder. Cela doit être extraordinaire de vivre à côté de vous.

ADRIANA, *le menaçant en plaisantant.* Attention, Lustra, attention !

CHARLES. On voudrait toujours rester à vous entendre. Vous aussi, vous riez comme ces jeunes filles.

ADRIANA, *rit en s'écoutant rire ; le lieu est resté vide ; tout à coup elle s'arrête en entendant un air de danse.* Silence. Oh ! c'est justement celui-là. Quel bonheur ! « Adieu ma belle dame... » (*En balançant la tête, elle commence à chantonner sans les paroles cet air de danse.*) Savez-vous danser, Lusta ?

CHARLES. Je... ne crois pas.

ADRIANA, *se levant.* Essayez, courage.

(*Charles se lève gauchement ; la petite salle est vide.*)

ADRIANA. Allons. Tout seul. Avec la musique.

CHARLES, *il esquisse un pas tout seul, il s'arrête et rit.* Je n'y arrive pas.

ADRIANA. Que vous êtes drôle, Lusta ! (*Fredonnant le motif de la chanson, elle fait quelques pas de danse toute seule, comme si elle avait un cavalier invisible ; et, tout à coup, voici qu'elle se trouve devant le grand miroir des « biscuits au chocolat » ; elle s'y regarde, s'arrête ; le sourire disparaît lentement de son visage ; brusquement elle se tourne, épouvantée, vers la porte vitrée comme si quelqu'un était apparu sur le seuil ; en fait, il n'y a personne. Un silence.*)

CHARLES. Madame ! Vous ne vous sentez pas bien ? (*Il s'approche d'elle, s'apprête à la soutenir. Adriana le repousse avec un demi-geste ; elle retourne à sa chaise.*)

CHARLES. Vous n'êtes pas bien. Un vertige ?

ADRIANA, *s'asseoit.* Un silence. Il m'a semblé...

CHARLES. Quoi donc ?

ADRIANA, *comme frappée de stupeur.* J'ai eu honte. Je me suis vue dans le miroir... (*Avec un pauvre sourire.*) ... Et j'ai eu honte, je me suis fait un peu pitié.

CHARLES, *qui ne comprend pas trop.* Honte ? Il n'y avait pourtant personne.

ADRIANA, *un peu angoissée.* Lusta, je ne suis pas ce que je vous ai dit. Je vous ai raconté beaucoup de mensonges.

CHARLES. Des mensonges ? Mais moi aussi, Madame.

ADRIANA. Partons immédiatement.

CHARLES. On dit toujours quelques mensonges, la première fois qu'on parle à quelqu'un : comme ça. Pour embellir. Moi aussi : je n'ai jamais été aux Indes, Madame ; je suis... vice-sous-archiviste...

ADRIANA, *soudainement.* Lusta, savez-vous que j'ai un fils, un garçon ?

CHARLES. Par exemple. Petit ?

ADRIANA. Assez petit.

CHARLES. Bah ! cela ne fait rien.

ADRIANA. J'ai aussi une fille. Elle s'appelle Lia. Et puis un mari, très affectueux. (*Avec un pauvre sourire.*) Mais le garçon est mon préféré. Il ne veut pas que je porte de jolies robes, il a peur qu'on me regarde.

CHARLES. Je comprends.

ADRIANA, *avec une angoisse réelle.* Eh bien ! il y a un moment, tout à coup..., c'est peut-être en entendant ces voix, par là..., il m'a semblé, je me suis imaginé que mes enfants étaient là, à la porte, et qu'ils me regardaient...

CHARLES. Illusion !

ADRIANA. Lusta, j'ai senti mon cœur se fermer. Nous sommes une famille très à l'ancienne mode ; nous nous estimons beaucoup. Mais surtout...

CHARLES. Surtout ?...

ADRIANA, *baissant un peu la voix.* Je me suis vue dans la glace, moi, danser comme une pauvre fille ; la figure toute rouge ; à la Rive des Nymphes !

CHARLES. Madame... (*Timide, s'embrouillant un peu.*) J'ai très bien compris que vous avez un peu de chagrin aujourd'hui. Moi aussi. J'aurais voulu avoir quelqu'un à qui le raconter, une sœur ; vous êtes venue, vous, cela a été pareil. (*Enflammé.*) J'ai... une grande confiance en vous. C'est bien que nous nous soyons rencontrés. J'en suis... très content !

ADRIANA, *qui, pendant ce temps, s'est levée.* Moi, au contraire, si vous saviez comme je suis triste ! Comme cela, brusquement. Je me dis que les miens peuvent apprendre que je... suis venue..., en cachette..., ici, avec un inconnu. J'en mourrais de honte.

CHARLES. Mais pourquoi ? Il n'y a pas une ombre de mal à cela !

ADRIANA. Je n'oserai plus les regarder. Cela veut dire qu'il y a eu une légère ombre de mal. Pas en vous ; vous êtes un jeune garçon. C'est d'ailleurs pour cela que je vous parle... comme je n'ai jamais parlé à personne, vous savez ? Parce qu'il faut bien se confier à quelqu'un quand... (*Tout à coup d'une manière imprévisible, moitié riant, moitié pleurant.*) quand on se sent un peu seule, un peu abandonnée, quand on ne sait que faire, quand on est un peu bête, qu'on déraisonne, et que personne ne s'en aperçoit...

CHARLES. Madame ! (*Il lui prend les mains, les lui baise, tout d'un coup.*) Ce n'est pas vrai ce que vous m'avez dit, qu'on vous aime...

ADRIANA. Je plaisantais. Je ne sais ce qui m'avait pris.

CHARLES. ... Ce n'est pas vrai qu'on vous tyrannise, ce n'est pas vrai qu'on met de petits mots dans vos poches...

ADRIANA. Partons, Lusta, il me tarde d'être à la maison. Les miens au fond m'aiment beaucoup.

CHARLES. Ce n'est pas vrai. Personne ne vous demandera où vous avez été quand ils vous reverront.

ADRIANA. Ils ont tant de choses à faire !

CHARLES. Ils vous laissent seule. Ils vous font souffrir. Ils vous oublient.

ADRIANA. Mais non, mais non ! Il faut se rendre compte...

CHARLES. Ils ne restent pas près de vous pour vous écouter, eux ! Ils n'entendent plus votre voix; et leurs yeux ne vous regardent plus.

ADRIANA, *avec un tremblement dans la voix.* C'est moi, peut-être qui ne sais plus me rendre utile... qui ne sais plus quoi faire, voilà tout. (*Tout bas, étouffant quelques rires et très désespérée.*) Peut-être suis-je venue ici parce que moi aussi je suis... une de ces femmes dont j'ai ri tant de fois... plus très jeunes... très maquillées... avec des petits chapeaux voyants... qui, à un moment donné, se laissent aller... légères. Elles sont seules. J'ai mal fait d'en rire, Lusta. J'ai mal fait.

CHARLES, *enflammé.* Madame ! Je voudrais faire... quelque chose. N'importe quoi pour vous ! Je voudrais... vous défendre, lutter pour vous...

ADRIANA, *avec une tendresse peut-être un peu plus que maternelle.* Quels bons yeux vous avez ! Et quel grand sot vous êtes !

(*Charles lui a pris une main. Et voici qu'on entend lancé d'une terrasse voisine un cri aigu de femme que suit un éclat de rire général.*)

scène 4

ADRIANA. Qu'est-ce qu'il y a ?

LA SERVEUSE, *en passant.* Une jeune fille.

(*Un autre cri très fort et d'autres éclats de rire proviennent de la terrasse voisine.*)

ADRIANA. Une jeune fille ? Et que fait-elle ?

LA SERVEUSE, *habituée.* L'alcool l'a rendue malade.

(*Charles est monté sur un banc. Il a jeté un coup d'œil derrière l'espalier et il est redescendu aussitôt.*)

ADRIANA, *à la servante, douloureusement.* Ivre ?

LA SERVEUSE. Assez. (*Elle sort.*)

ADRIANA, *à Charles.* Et que lui font-ils ?

CHARLES, *sans y attacher d'importance.* Ils se moquent un peu d'elle. Ils ont versé de l'alcool dans son corsage.

ADRIANA. Quelle méchanceté ! quelle brutalité ! Partons tout de suite, Lusta. Quel affreux endroit ! Une petite jeune fille ?

CHARLES. Jolie même. Mademoiselle !

ADRIANA. N'y a-t-il personne avec elle ?

CHARLES. Si. Un jeune ami... timide et sans autorité. Elle l'asperge d'eau de Seltz... et elle le menace avec une carabine à bouchons.

ADRIANA. Et les gens ?

CHARLES, *tandis qu'on entend à nouveau des rires et des cris.* Ils rient.

ADRIANA. Quels lâches ! Presque une enfant ! Je pense à ma fille. Partons, Lusta, partons.

CHARLES, *agité.* Je ne demanderais pas mieux, Madame, mais c'est à cause de ma monnaie. Je lui ai donné cinquante lires. (*Furieux.*) Mademoiselle !

LA SERVEUSE, *tranquille.* Vous m'avez appelée ?

CHARLES. J'attends ma monnaie.

LA SERVEUSE. Quelle monnaie ?

CHARLES, *consterné.* Comment quelle monnaie ? La mienne ! Je vous ai donné cinquante lires.

LA SERVEUSE, *d'un air supérieur, disparaissant.* Mais oui, mais oui, n'ayez pas peur.

CHARLES, *indigné.* « N'ayez pas peur ! »

(*De la terrasse voisine arrivent en même temps que des rires des coups sourds.*)

ADRIANA, *de plus en plus troublée, faisant un geste.* Mais qu'est-ce qui se passe ? Ils la battent ?

CHARLES. Non. non. Ce sont des chaises, cognées par terre, en signe de joie.

ADRIANA. Je suis toute tremblante.

CHARLES. A cause des chaises ? Ils les arrangeront.

ADRIANA. On lit dans les journaux des histoires tellement horribles.

(*Bruits de verres et de vaisselle cassée.*)

CHARLES, *avec compétence, expliquant.* Ce sont des verres..., des assiettes...

ADRIANA, *tout d'un coup.* Mademoiselle ! Mademoiselle ! Mon Dieu !

CHARLES, *l'aidant.* Mademoiselle, Mademoiselle.

LA SERVEUSE, *réapparaissant, ennuyée.* Oui, elle arrive la monnaie. Je ne l'oublie pas.

ADRIANA, *agitée.* Que se passe-t-il de l'autre côté ?

(*Nouveaux bruits de vaisselle cassée.*)

LA SERVEUSE, *habituée, s'éloignant.* Rien, Madame, ils cassent ; ils payent. C'est comme ça. Ils le font pour se donner de l'importance. (*Elle sort.*)

(*On entend de petits rires et de petits cris : de toute évidence, la jeune fille et un de ses compagnons en sont venus aux mains, tandis que les autres rient.*)

ADRIANA. Mon Dieu ! (*Effrayée, faisant un geste.*) Regardez donc, Lusta.

CHARLES, *est de nouveau sur le banc, il se tourne pour raconter.* A présent, elle est toute mouillée. Ce sont les autres sûrement qui tiennent le syphon de seltz.

ADRIANA. Mais elle va attraper une pneumonie, la pauvre petite ! Et son ami ?

CHARLES. Il lui donne des claques pour la ramener à la raison.

ADRIANA. Mon Dieu, mais alors, il la frappe ! Lusta, faites quelque chose ! Grondez-les !

CHARLES. Je ne sais pas si je dois. Ils ne doivent pas être commodes.

ADRIANA. Vite ! Vous devez intervenir !

CHARLES, *tourné vers la terrasse, autoritaire à sa façon.* Eh vous, Messieurs !

(*Son intervention est accueillie par des applaudissements. Suit un certain silence.*)

CHARLES. Je ne voudrais pas vous offenser, mais il s'agit d'une jeune fille... faible et sans défense. (*Il s'interrompt, il descend gauchement. On a entendu un coup de carabine et des éclats de rire.*)

CHARLES, *consterné, à Adriana, en se touchant un œil.* Elle a tiré sur moi.

ADRIANA. Qui ?

CHARLES. La jeune fille sans défense. (*Montrant le plancher.*) Voilà le bouchon.

ADRIANA, *tournée vers le public.* Vous ! Oui. Venez, s'il vous plaît. On maltraite une jeune fille. On la frappe. Vite, venez.

CHARLES. Qui est-ce ?

ADRIANA. Un agent.

(*Au parterre, apparaît l'agent du premier acte ; il s'apprête à monter sur la scène.*)

scène 5

CHARLES, *sans grand enthousiasme.* Ah ! un agent. (*Désagréablement impressionné.*) Mais, je le connais, cet agent. C'est le nôtre.

ADRIANA. Cela n'a pas d'importance.

(*L'agent scrutateur et sournois est sur la scène.*)

CHARLES, *montrant à l'agent.* C'est par là.

ADRIANA. Il se passe... des choses, Monsieur l'Agent ; on maltraite une jeune fille.

CHARLES, *zélé.* Là, derrière. De l'autre côté. Par là.

L'AGENT, *un peu trop aimable.* Ah ! par là. Où est le téléphone ? (*Il l'a déjà vu et s'apprête à téléphoner.*)

CHARLES, *pas tellement rassuré, à voix basse, à Adriana.* L'affaire est en bonnes mains, je pense qu'il vaudrait mieux s'en aller tout de suite pendant qu'il téléphone. (*Il s'apprête à partir : un souvenir l'immobilise.*) Et ma monnaie, ma monnaie ! Pour un peu, j'y renoncerais. Ce qu'il y a de diabolique dans cette affaire, c'est que je l'avais, la monnaie. Une étrange impulsion m'a au contraire poussé...

ADRIANA. Partons tout de suite, Lusta.

CHARLES, *stoïque, se préparant à partir.* Bien, partons. Et dire que je l'avais, la monnaie. (*Tout d'un coup.*) Et mon chapeau ?

ADRIANA. Vite Lusta ; que faites-vous ?

CHARLES, *renonçant à son couvre-chef.* Et même mon chapeau ! (*Ils sont presque à la porte.*)

L'AGENT, *se tournant vers eux, le récepteur encore à la main, puis raccrochant.* Un petit moment, Messieurs-Dames. (*Il va se ranger à la porte avec une lenteur étudiée ; ses manières sont empreintes d'une amabilité excessive.*) Je vous serais obligé de bien vouloir attendre une petite minute.

CHARLES. Et... Pourquoi ?

L'AGENT, *doucereux.* En attendant que vienne un fonctionnaire... Il arrive.

CHARLES. Un fonctionnaire... (*Persuasif.*) Mais alors vous n'avez pas compris. Il ne s'agit pas de nous. (*Indiquant.*) C'est là.

L'AGENT. Là et ici.

CHARLES, *innocent.* Ah ! ici aussi ?

L'AGENT. Désordre... Incidents; pas clair. Ici et là.

CHARLES, *aimable.* Mais pourquoi dans ce cas ne pas commencer par là ?

L'AGENT. Remarque pertinente, Monsieur. (*Montrant et écoutant.*) Mais...

UNE VOIX, *impérieuse, vient de l'intérieur, immédiatement suivie d'un silence sépulcral.* Que personne ne bouge !

L'AGENT. Mais je crois que par là on a déjà commencé.

(*Adriana et Charles, littéralement pétrifiés, se retournent, quelque chose d'inquiétant est en train de se passer auprès d'eux.*)

scène 6

La panique semble s'être emparée de la Rive des Nymphes. Des couples épouvantés traversent la salle très vite en silence. Quelqu'un, non sans s'égratigner, essaie de passer à travers les rangées de buis.)

LE DIRECTEUR-PROPRIÉTAIRE, *passant à la hâte, à Charles consterné.* Rien de grave, Messieurs-Dames, une surprise de la police, au début cela fait impression, il suffit d'avoir une carte d'identité, je veux dire des papiers, et pas de briquets de contrebande. (*Très joyeux.*) La cinquième surprise en deux mois, aucun café du voisinage ne peut se vanter d'en avoir eu autant. Vous verrez les

journaux demain ! Vous verrez les journaux ! (*Allant de l'un à l'autre.*) Pour le moment on ne demande que du calme et des papiers. (*Revenant sur ses pas et sortant.*) Du calme ! Du calme !

ADRIANA. Mon Dieu.

CHARLES, *presque sans voix.* Mais nous, nous sommes innocents. Nous n'avons rien fait. (*Il court vers l'agent.*) Monsieur l'Agent, c'est justement Madame qui vous a appelé !

L'AGENT. Je ne dis pas le contraire.

CHARLES. Très bien. Et maintenant que la chose est en de bonnes mains, les vôtres, nous sommes très tranquilles... et nous pouvons nous en aller !

L'AGENT, *doucereux.* Croyez-vous ?

CHARLES, *empressé.* ... Ou bien nous pouvons attendre dehors.

L'AGENT, *commençant à devenir féroce.* Jeune homme, assez fait le malin.

CHARLES, *courtois et d'une voix chevrotante.* Mais... les appréhensions de Madame...

ADRIANA, *éperdue.* Je vous assure, Monsieur, que mes appréhensions...

L'AGENT. Chère Madame, une fois oui, mais pas deux. Avec le sac, vous m'avez eu ; mais maintenant avec les appréhensions vous y allez trop fort. Mari femme... eh non ! chère Madame.

CHARLES, *éloquent.* Vous allez commettre une véritable erreur judiciaire, Monsieur. Si vous aviez la gentillesse de me mettre en rapport avec un fonctionnaire plus intelligent que vous.

L'AGENT. Car moi, je ne suis pas à la hauteur, n'est-ce pas ?

CHARLES, *avec chaleur.* Jamais de la vie, au contraire. Je faisais simplement allusion à quelque autre fonctionnaire, non pas plus intelligent que vous, mais d'esprit plus ouvert...

L'AGENT, *apaisé, mais toujours sévère.* Vous avez bien fait de vous expliquer, jeune homme. (*Il se retourne. Au même moment on entend un coup de carabine et un bouchon s'écrase sur la nuque de l'agent zélé. Celui-ci se retournant plus consterné que féroce, à Charles.*) Et... a... (*Se dominant, très ménaçant.*) Je vous félicite, jeune homme. (*Il ramasse par terre le bouchon et l'élève entre le pouce et l'index.*) Vous ne manquez pas d'audace... Des bouchons.

CHARLES. Je vous assure, Monsieur, je vous jure... (*Montrant, désespéré.*) C'est la jeune fille qui tire ! C'est de ce côté-là !

L'AGENT. Toujours de ce côté-là, n'est-ce pas ? (*Avec une soudaine brutalité, tirant son carnet et son crayon.*) Noms et prénoms.

CHARLES, *innocent.* Nos...

L'AGENT. Noms et prénoms. (*Il s'interrompt.*)

scène 7

Un groupe tumultueux de clients envahit la scène et la traverse, entourant le directeur qui cherche en vain à rétablir le calme.

UNE DAME, *au monsieur qui est avec elle.* Fais-toi entendre, Henri.

LE DIRECTEUR. Du calme, Messieurs, du calme. Au début cela fait impression.

LA DAME. Tu ne te fais jamais écouter... Je ne sais pas comment tu te débrouilles, mais tu ne te fais jamais écouter.

HENRI, *au directeur, qui tente en vain de parler.* Vous ne me connaissez pas, moi j'ai des relations.

LA DAME, *le chapeau de travers.* Nous ne sommes pas ici dans un établissement convenable.

HENRI. Je suis connu, vous apprendrez à me connaître, Monsieur. (*Une pensée obsédante lui traverse l'esprit.*) Noir, avec un pommeau d'ivoire. L'avez-vous vu ?

LE DIRECTEUR. Quoi donc ?

HENRI. Mon parapluie.

LE DIRECTEUR. Mais je vous en prie. (*Entrant avec les clients dans la salle voisine.*) Du calme, Messieurs, du calme.

(*On entend au dehors des ordres, des bruits de pas, des claquements de porte.*)

VOIX. Arrêtez ! Silence ! A votre place ! De l'autre côté !

L'AGENT, *délaissant tout autre souci et se précipitant plein d'empressement.* Monsieur le Vice-Conseiller ! Monsieur le Vice-Conseiller ! me voici, je suis là.

scène 8

LE VICE-CONSEILLER LINZE, *entre et traverse. Il est de très mauvaise humeur, il nettoie ses lunettes, se prépare à les mettre, gémit.* Oh ! mon Dieu, mais pourquoi faut-il que j'aie toujours la guigne ? (*A l'agent.*) Pourquoi, sergent, faut-il que vous soyez toujours aussi stupide ?

L'AGENT. Monsieur le Vice-Conseiller...

LINZE, *avançant vers les salles intérieures.* Ne vous avais-je pas dit mille fois de ne plus me téléphoner, plus jamais, plus jamais ? Ne savez-vous donc pas que ces saletés ne sont pas, mais alors pas du tout de ma compétence ? Voilà ce que rapportent le zèle, la fidélité au devoir, l'assiduité au bureau pendant que les autres prennent du bon temps. Savez-vous, oui ou non, que je suis premier secrétaire, parfaitement, je le suis ? Même si la préfecture me traite par moments comme un vulgaire huissier, alors que je devrais être au moins, étant donné mon ancienneté, conseiller référendaire ? (*Il sort suivi de l'agent sans prêter attention à Charles et Adriana ; on entend encore sa voix.*) Savez-vous, oui ou non, que moi aussi, moi aussi, j'aurais droit à certains égards, au respect ?... (*Sa voix se perd.*)

scène 9

Adriana, vacillante, s'assoit.

CHARLES, *accourant.* Oh ! mon Dieu, Madame ! Voulez-vous un verre d'eau ? Mais il ne faut pas vous laisser impressionner comme ça... Il n'y a vraiment pas de quoi, je suis là, moi. Vous pouvez compter sur moi de la manière la plus absolue ! Qu'y a-t-il ?

LE MONSIEUR TRÈS CONNU, *l'a touché timidement.* Je cherche mon parapluie, Monsieur !

CHARLES. Quoi ?

LE MONSIEUR. C'était un souvenir. L'auriez-vous vu ?

CHARLES, *distrait.* Non. (*S'emportant tout d'un coup.*)

Je ne l'ai pas vu ! Je n'en sais rien ! (*A Adriana.*) Madame, nous avons la conscience tranquille. Il nous suffira de nous expliquer. Nous nous expliquerons... au commissariat.

ADRIANA, *se levant et essuyant un peu de sueur.* Au commissariat, c'est horrible ! (*Se mettant peu à peu à frissonner.*) Mon mari... Robert... Ma petite Lia ! (*Brusquement désespérée.*) Mon Dieu, comme c'est horrible, comme c'est stupide ! Surprise par la police... mon nom dans tous les journaux... Peut-être même la nuit au commissariat...

CHARLES, *impressionné.* Madame, que dites-vous ?

ADRIANA. Pour l'amour du ciel, Lusta, faites-moi sortir d'ici, faites-moi sortir d'ici, sauvez-moi !

CHARLES, *la regarde.* Oui. Je le ferai, Madame. Pour vous je ferai n'importe quoi, voyez-vous, à n'importe quel prix. (*Il jette un coup d'œil rapide tout autour de lui. Toutes les issues sont gardées ; il aperçoit un interstice dans la haie de buis, il se prépare à s'y glisser.*) Attendez-moi là, soyez tranquille, je vous ferai sortir d'ici. (*Il se met à quatre pattes, disparaît dans la haie.*)

(*Au même moment, le vice-conseiller Linze fait irruption du côté opposé. Ils se trouvent tous deux face à face, au milieu de la scène. Ils se regardent les yeux écarquillés. Un long temps.*)

scène 10

LINZE, *allant tout d'un coup à la rencontre d'Adriana, compréhensif, approbateur, les mains tendues.* Mère admirable ! J'étais presque certain de vous trouver sur les lieux. Une vraie mère sait toujours avant tout le monde. Elle est la première à accourir. Tranquillisez-vous, ce n'est qu'une escapade innocente. Votre fille se sent déjà beaucoup mieux.

ADRIANA, *stupéfaite.* Ma fille...

LINZE. Rien de grave : une méchante liqueur. Malheureusement, cela éveille parfois une gaîté... excessive, turbulente, agressive. Un peu trop de bruit. Une escapade innocente.

ADRIANA, *dans un cri.* Ma fille...

LINZE, *faisant un geste.* Elle est là. Elle se porte mieux que moi, Madame. (*Il s'interrompt, se retourne vivement, puis se précipite.*)

(*Une voix amère et éloquente se rapproche ; quelqu'un arrive du côté du lac, c'est-à-dire du parterre. Adriana s'est déjà rendue là où on lui a dit que se trouve sa fille ; et elle a disparu.*)

scène 11

LE CONSEILLER NORBURI, *traverse le parterre et prodigue sa voix de stentor et son éloquence à un subalterne résigné qui l'accompagne.* A la Rive des Nymphes ! C'est dans un café de réputation douteuse qu'un homme comme moi, qui a des responsabilités, des charges... (*Il est maintenant sur la scène.*) ... qui n'est pas le premier venu..., c'est à la Rive des Nymphes que cet homme doit courir pour reprendre sa fille, sa fille, laquelle... Bonjour, Linze. Où est cette péronnelle ?

LINZE, *obséquieux.* Rien de grave. Une escapade innocente; c'est la jeunesse ! Il y a là également...

NORBURI, *qui se résigne mal à faire parler ses subordonnés.* La jeunesse, la jeunesse ! Les jeunes filles modernes. Pendant que le père travaille, se sacrifie, je dirais presque se tue...

LINZE. Il y a également ici...

NORBURI, *toujours avec une voix de stentor.* Linze, amenez-moi cette ingrate. J'espère que la vue de son père et le remords triompheront de son impertinence...

LINZE, *a déjà fait signe à l'agent.* Il y a également ici Madame votre épouse.

(*Un silence.*)

NORBURI. Ah ! pauvre Adriana ! Elle est accourue, elle aussi. Une vraie mère. Le monde est changé, cher Linze. Une indifférence inquiétante à l'égard de leur propre honneur et de celui de leur famille se répand rapidement chez les jeunes filles. Viens, Robert...

ROBERT, *lui aussi arrive en toute hâte par le chemin du lac, c'est-à-dire par le parterre ; avant même d'être en scène, rageusement.* Où est cette idiote, cette effrontée ?

NORBURI. Elle va venir. Sais-tu que ta mère est là ?

(*Un silence.*)

ROBERT. Ah ! pauvre maman ! Elle est accourue, elle aussi !

NORBURI, *continuant infatigable.* Oui, chez Linze, le monde glisse sur un plan incliné. Cette indifférence masque un relâchement, sinon des mœurs et des principes, c'est-à-dire du monde moral... (*S'interrompant.*) Qu'y a-t-il ?

L'AGENT, *qui était allé chercher la jeune fille est revenu, il est devant lui et il écarte les bras.* Votre fille, Monsieur, n'est plus là.

LINZE. Elle n'est plus là ?

L'AGENT. Je crois qu'on l'a emmenée au commissariat, Monsieur ; une erreur.

NORBURI, *éclatant.* Mais bien ; très bien. Au commissariat ! C'est grotesque ! C'est un scandale, c'est l'anarchie ! On arrête ma fille !... Ma fille... (*A Robert.*) Ta sœur... Et on laisse systématiquement en liberté les individus les plus louches qui peuplent ces nids de sédition, les bandits et les trafiquants de drogue les plus dangereux qui profitant... (*Il s'interrompt.*)

(*Robert le touche en lui montrant le feuillage d'une haie qui s'agite d'une manière suspecte ; tous les regards convergent vers ce point ; de l'un à l'autre, on se fait signe de se taire ; il est trop claire que l'un des individus louches susnommés arrive justement. De la haie sort un bras qui fait des signaux. L'individu louche fait aussi « psstt, psstt ». Tous sur la pointe des pieds se disposent à accueillir le bandit. Charles sort à quatre pattes, les yeux fermés, des épais branchages de la haie ; il s'apprête à se redresser et s'aperçoit trop tard qu'il est cerné ; il cherche une voie de salut en se précipitant d'où il vient.*)

L'AGENT, *l'arrêtant avec une joie cruelle.* Ne soyez pas si pressé, jeune homme, ne soyez pas si pressé.

acte 3

Une pièce avec une large baie vitrée sur un jardin. Nous sommes dans la maison du conseiller Norburi.

scène 1

La pièce est vide. Le conseiller Norburi entre en coup de vent, son chapeau sur la tête, suivi de la bonne Maria-Grazia.

NORBURI, *se dirigeant vers le téléphone.* Madame est rentrée ?

MARIA-GRAZIA, *de mauvaise humeur.* Oui. Elle est à côté. Quelle pagaille !

NORBURI, *furieux, se parle tout seul en composant le numéro ; il se trompe, se trompe à nouveau et éclate.* ... Allo ! Mademoiselle, donnez-moi le 39-18. Je voudrais qu'on me dise si un homme, une personne... qui a des responsabilités, des charges..., qui n'est pas le premier venu... (*Il s'est encore trompé.*) Mais non, le 39-18. (*Il recommence.*)

MARIA-GRAZIA. Et alors ! Le dîner ?

NORBURI. Quoi ! Quel dîner ?

MARIA-GRAZIA. Comment « quel dîner » ? On ne dîne pas ce soir ?

NORBURI. Allez au diable ! Allo... Mademoiselle...

MARIA-GRAZIA, *s'en allant en claquant la porte.* Quelle maison de cinglés !

NORBURI, *continuant.* Je voudrais qu'on me dise si un homme... qui travaille comme un esclave... égyptien ! Oui, c'est bien ça, le 39-18... (*Voyant entrer Adriana.*) Oh ! Adriana, mon petit ! Je suis en train de chercher... que veux-tu, on finit par en perdre la tête, forcément. Tu sais, on ne la retrouve pas ? Allo ! Allo ! (*A sa femme.*) A la Rive des Nymphes ! Saoule. En compagnie d'un vaurien dont on ne sait même pas le nom ! A la Rive des Nymphes.

ADRIANA, *sur un ton d'indifférence.* J'y étais moi aussi, Frédéric.

NORBURI. Oui, je sais que tu es un ange, ma chérie. Une véritable mère. Ah ! que le monde est changé ! Moi aussi j'ai couru là-bas, j'en arrive à peine. Et penser... que j'avais mille choses à faire, j'avais pris rendez-vous avec Aldenai, le président... (*Criant au téléphone.*) Allo ! Naturellement c'est moi. Comment ? Un parapluie avec un pommeau en os ? Mais je vous en prie, je suis le conseiller Norburi. (*Furieux.*) Je ne cherche pas un parapluie, je cherche ma fille. (*A Adriana.*) On ne la trouve pas. (*Au téléphone.*) Vous ne vous fatiguez pas à la Préfecture. Passez-moi le chef de la Sûreté. Allo ! (*Stupéfait, irrité.*) Comment elle est ? Comment, « comment elle est » ? C'est une jeune fille. Comment elle était habillée. Est-ce que je le sais, moi, avec une robe ! A la gare... avec une feuille de rapatriement ? Mais vous êtes fou. (*Etonné.*) Avec l'accent de... la campagne. (*Criant.*) Non ! Ce n'est pas une domestique ! C'est ma fille ! (*Féroce.*) Passez-moi Linze d'urgence. (*A Adriana, pendant qu'il attend au téléphone.*) Quelle petite sotte, quelle ingrate, que ta fille... !

ADRIANA. C'est aussi la tienne, Frédéric !

NORBURI. Disparue, volatilisée, tu saisis ? Comme si le scandale n'avait pas suffi. Envolée. Ces imbéciles ne savent pas... Ce qu'ils en ont fait, où ils l'ont enfermée, oubliée, comme si c'était un colis. Notre fille ! Et ce soir précisément je devais voir Aldenai à l'hôtel Astoria. C'était capital pour mon avancement. (*Au téléphone.*) Allô ! oui, cher Linze. mais vous êtes tombé sur la tête ? A la gare ? Mais non ! (*Criant.*) Mais qu'est-ce que vous me racontez avec votre gare, votre wagon, votre hôpital ! (*A Adriana.*) Ils ne la trouvent pas, tu sais ? Et le scandale augmente, c'est une catastrophe. (*Au téléphone.*) Parfait. J'attends. Envoyez-le-moi, vous en êtes responsable. (*Il abaisse le récepteur.*) Il paraît qu'ils ont capturé son complice, le voyou qui était avec notre fille. (*Il jette son chapeau et se laisse tomber en gémissant dans un fauteuil.*) Adriana, mon petit, je crois que je me sens mal. Oui, un jour ou l'autre, avec ma tension, tu verras ! Je ne sais comment je peux résister : question d'énergie. (*Enumérant.*) Avec mon travail, mes charges, mes responsabilités, un homme âgé, qui devrait être entouré d'égards, de respect...

scène 2

ROBERT, *faisant irruption.* On l'a retrouvée ?

NORBURI. Pas la moindre trace.

ROBERT. Il y a de quoi se jeter par les fenêtres ! Tu as entendu, maman, à la Rive des Nymphes. La plus sale boîte de la ville.

ADRIANA, *un peu moins détachée.* Tu sais, Robert, moi aussi j'y étais.

ROBERT. Oui, ça va, je le sais. Tu es une sainte, maman. Moi aussi j'ai accouru, je voulais lui donner deux gifles à cette petite garce. Je voudrais savoir où elle a bien pu se fourrer maintenant. (*Soupçonneux.*) Maman, tu ne sais pas toi, où elle est ?

(*Adriana hausse les épaules.*)

NORBURI, *à sa femme.* Tu l'as toujours trop gâtée !

ROBERT. Et dire que ce soir... Je devais retrouver des camarades pour mon diplôme. On dînait dehors, c'était formidable. Eh bien, non !

NORBURI. Et moi comment faire avec Aldenai ? Elle ne pouvait pas choisir un autre jour, cette égoïste !

ROBERT. En tout cas, elle nous paiera ça, hein ? Il lui faut une bonne leçon. Pas d'indulgence, autrement c'est moi qui me révolterai.

NORBURI. Sais-tu Adriana, j'ai presque décidé avec Robert d'envoyer Lia...

ROBERT, *décidé.* Chez tante Elisabeth. Six mois. Six petits mois de campagne avec les poules et les vaches.

ADRIANA. Et pourquoi cela ?

NORBURI. « Pourquoi » ? Mais Adriana ! pour la punir.

ROBERT. Pour qu'elle apprenne.

NORBURI. Le temps que les racontars se dissipent et qu'on oublie cette histoire.

ADRIANA, *les yeux baissés.* Vous savez bien qu'il s'agit d'une « histoire » innocente.

ROBERT. Bien quoi, qu'est-ce que tu voulais, un meurtre ? Une jeune fille...

ADRIANA. Qui va manger de la crème et danser avec un jeune homme de son âge...

ROBERT. Oui, on va le voir maintenant le « jeune homme de son âge » ! Il paraît que c'est un type louche. Ils vont l'amener ici : je suis curieux de voir sa tête.

NORBURI. Et avant tout, cette petite sotte n'aurait pas dû, par respect pour son père. Pour moi. Quand on est la fille... d'un homme qui s'est élevé... à un certain niveau, on a des devoirs.

ROBERT. Et puis, il s'agit bien de crème ! Elle était complètement ronde.

NORBURI. De toute évidence, elle avait bu quelque boisson alcoolisée. Et il est assuré qu'elle tirait des coups de bouchon contre les sergents de ville.

ADRIANA. Et puis ?

NORBURI. Et puis ! Et puis ! Excuse-moi, Adriana, mais je ne te comprends pas.

ROBERT. Je travaillais à mon diplôme. J'ai dû tout planter là.

NORBURI. Et moi, une réunion très importante...

ROBERT. Nous sommes une famille de gens comme il faut...

NORBURI. Mon frère... (*A Robert.*) Ton oncle... devait entrer dans la carrière diplomatique.

ROBERT. La police ! La police s'en est mêlée ! Te rends-tu compte ?

ADRIANA. Je ne vois pas en quoi ma fille est fautive, si la police, au lieu de poursuivre les malfaiteurs, s'amuse à perdre son temps dans les cafés !

ROBERT. Enfin, tu ne veux pas comprendre que c'est l'établissement le plus équivoque, le plus ignoble, le plus compromettant de toute la ville ? (*Un petit silence.*)

ADRIANA, *avec une certaine agressivité.* Je vous ai déjà dit que moi aussi j'y étais.

NORBURI. Mais oui... Nous le savons. La belle raison. Ça n'a aucun rapport. Tu y es allée en dominant ta répugnance naturelle. Tu y es allée parce que tu es une mère, l'ange de la famille, c'est clair pour tout le monde. Tu as très bien fait. Mais Lia. A quel titre y était-elle ? De toute façon...

ROBERT. De toute façon, c'est du domaine public. Tout le monde en parlera.

NORBURI. Oui, un scandale. On n'a pas fini d'en faire des gorges chaudes.

ROBERT. La mine que je vais avoir avec mes camarades !

NORBURI. Et moi, à mon bureau. Essaie d'imaginer un peu, avec la jalousie de Keffel... Sais-tu que c'est peut-être le grain de sable... qui pourrait nuire à mon avancement ?

ROBERT, *s'apprêtant à sortir.* Oui, moi avec ma sœur, je ne me montre plus dans la rue. Je ferai semblant de ne pas la connaître. (*Il sort.*)

NORBURI, *décidé.* Espérons, espérons que ces six mois chez tante Elisabeth arrangeront tout. Ça lui fera aussi du bien pour la santé. (*Il considère la discussion close et se prépare à téléphoner de nouveau.*) Mademoiselle, donnez-moi le 39-18.

scène 3

ADRIANA, *se dirige en silence vers sa chambre. Elle s'arrête et revient sur ses pas.* Tu aimes beaucoup ta fille ?

NORBURI, *cessant de composer le numéro.* Le 39-18. Quelle question ! Il me semble que je suis un père... comme les autres.

ADRIANA. Parfois tu l'emmènes se promener le dimanche... Cela te fait plaisir qu'on te dise qu'elle est jolie.

NORBURI. Cela devrait m'être désagréable ?

ADRIANA. Puis tu ouvres le journal, ou tu parles à Linze de ton avancement... T'es-tu seulement demandé... ce que pense cet être qui vit près de toi, quels sentiments, jour après jour, quelles inquiétudes peut-être..., quelles erreurs...

NORBURI, *éclatant.* Mais c'est une histoire de fous ! Les inquiétudes de ma fille ! Je dois me mettre à sonder les inquiétudes de ma fille à présent ! Et jour après jour. (*Recommençant à composer le numéro.*) J'ai demandé le 39-18. Je suis conseiller général, je ne suis pas un sondeur d'âme, moi. J'ai une charge, j'ai des...

ADRIANA. ... Des responsabilités. Je sais, Frédéric. Robert a son diplôme. Vous ne pensez qu'à cela, même maintenant vous avez pensé à l'avancement, aux camarades. Rien d'autre. Heureusement, il y a eu quelqu'un qui s'est préoccupé de la petite. Moi. J'étais là-bas : je l'ai ramenée. Elle est à côté.

NORBURI, *remettant en place le récepteur.* A côté ? Lia ?

ADRIANA. Oui. Je lui ai parlé, longuement, et j'ai eu le temps de beaucoup penser. J'ai pensé à tout.

NORBURI. Mais alors...

ADRIANA. Oui, Frédéric. C'est une affaire réglée. Tu peux ouvrir ton journal. Seulement...

NORBURI. ... Seulement ?...

ADRIANA. Je crains qu'il n'y ait autre chose. Il ne s'agit plus de Lia.

NORBURI. Que veux-tu dire ?

ADRIANA. Il s'agit... de moi. (*Avec le ton de quelqu'un qui répète pour la centième fois la même histoire, mais avec émotion et gravement.*) Moi aussi j'étais à la Rive des Nymphes, Frédéric.

NORBURI, *ennuyé, terminant.* Toi aussi, toi aussi. (*Se remettant à téléphoner.*) Mademoiselle, le 39-18, s'il vous plaît. Ma chère Adriana, c'est parfait, tu as été sublime, je t'ai déjà remerciée. Que veux-tu de plus, que je t'érige une statue ? Je sais, des femmes comme toi, on n'en trouve pas beaucoup, il n'en existe plus...

ADRIANA. Vois-tu, Frédéric, ce qui m'a, comment dire, ce qui m'a serré le cœur, c'est de voir que, dès la première minute, personne, ni toi, ni Linze, ni Robert, personne n'a eu ne serait-ce que l'ombre d'un doute. Dès que vous m'avez vue là-bas, j'ai été tout de suite, pour tout le monde, la femme admirable, le bon « ange de la famille »...

NORBURI, *surpris, déposant pour la ennième fois le récepteur.* Tu le regrettes ? C'est parce que nous te connaissons, ma chérie.

ADRIANA. J'ai eu l'impression d'être, je ne sais pas, un ange, oui, mais insensible, de bois. Même pas ; un objet familier, sympathique, une brosse... ou un balai... oui ! Un balai qui sert à tenir la maison propre et en ordre, dont on prend soin naturellement, parce qu'il sert, mais qu'il serait superflu d'approcher avec un peu... de tendresse.

NORBURI. Tendresse... pour le balai ?

ADRIANA. Ce serait stupide de s'en préoccuper, tant qu'on sait qu'il est là, on le retrouve où on l'a laissé ; il est très utile, mais il faudrait être vraiment fou pour y penser en se promenant...

NORBURI, *qui ne comprend absolument pas.* Adriana, tu as besoin de repos. (*Affectueux.*) Cela t'a fait de la peine que personne, pas même un instant, n'ait soupçonné que tu te sois rendue dans ce lieu de rendez-vous pour un rendez-vous illicite ?

NORBURI. Oui. Un peu.

NORBURI. Mais, ma chère Adriana, c'est ridicule. Qui pourrait imaginer une bêtise pareille ? Il faudrait être borné ou insensé.

ADRIANA. Borné ou insensé ?

NORBURI. Mais bien sûr ! Car nous te connaissons. Car nous t'aimons.

ADRIANA. Car vous m'aimez ?

NORBURI. Oui, ma chérie.

ADRIANA. Eh bien ! écoute. Une simple hypothèse : Qu'aurais-tu dit si je m'étais trouvée « là-bas » à votre insu ?

NORBURI. Toi là-bas ?

ADRIANA. Oui.

NORBURI, *éclate de rire.* Mais oui, Adriana, c'est bien. Si vraiment tu y tiens, nous te croyons. Personne ne veut te contrarier. On dirait une idée fixe.

ADRIANA, *au bord des larmes.* Une idée fixe, n'est-ce pas ? Parce que ça vous paraît impossible de penser que moi..., moi..., je sois différente de cet objet utile qu'il vous est commode d'imaginer ?

NORBURI. Je ne te comprends pas.

ADRIANA. J'ai bien peur que ce ne soit la vérité, Frédéric. Et peut-être même depuis longtemps. (*Elle se dirige vers sa chambre.*) Frédéric, sache-le donc, je m'y trouvais vraiment, dans ce café, avec... quelqu'un.

NORBURI. Allons ! je t'en prie, Adriana...

ADRIANA. Avec quelqu'un. Et ce soir, chez tante Elisabeth, nous irons toutes les deux. Ma fille et moi. (*Norburi reste là, stupide.*)

scène 4

ROBERT, *entrant précipitamment.* Le voyou, le complice, papa, ils l'ont amené. Il est à côté.

NORBURI, *regardant la porte d'Adriana.* Ah !

ROBERT. Une vraie tête de criminel, une canaille, de quoi vous donner le frisson. (*Allant à la porte, violent.*) Amenez-le donc. (*A son père, à voix basse.*) Et puis astucieux, tu sais, il nie, il se débat.

(*Charles, plutôt mal en point, est poussé par l'agent.*)

L'AGENT, *de la porte, en s'en allant.* Un individu récalcitrant, Monsieur le Conseiller. Il m'a donné du fil à retordre. (*Il sort.*)

CHARLES, *après un bref silence, éclate, furieux.* Vous ne voulez donc pas comprendre que je n'y suis pour rien ? Que je ne sais même pas qui est votre sœur ou votre fille ? Que l'on fait une confusion inadmissible, une erreur, et que je proteste ? Vous ne voulez donc pas comprendre que je suis un citoyen innocent, que je suis capable de me mettre en colère et que j'écrirai une lettre aux journaux ? (*Sa fureur du début commence à se calmer ; Lusta s'aperçoit que nul ne le contredit, et que, évidemment, il s'est passé quelque chose ; il répète doucement.*) Oui, Monsieur, aux journaux.

ROBERT. Papa, que se passe-t-il ?

NORBURI, *agité, montrant la porte d'Adriana.* Lia est à côté, tout est arrangé.

ROBERT. Ah ! tu aurais pu me le dire. Et alors ?

NORBURI, *avec le geste d'un homme qui ne comprend plus rien.* Et alors, ta mère dit qu'elle quitte la maison !

ROBERT. Maman ?

NORBURI. Elle est en train de faire ses valises. Elle dit que nous ne l'aimons pas. Elle s'en va.

ROBERT, *s'approchant, très intéressé.* Elle s'en va ? Elle quitte la maison ?

NORBURI, *frappant timidement à la porte de sa femme.* Adriana ? Adriana ? (*N'obtenant pas de réponse, il se retourne... et il se trouve face à face avec Lusta ; il lui dit distraitement.*) Elle quitte la maison.

CHARLES, *d'une petite voix.* Mme Norburi s'en va ?

NORBURI. C'est ce qu'elle a dit. (*Se rendant compte de la situation et se mettant en colère.*) Mais..., enfin, de quoi vous mêlez-vous ? Regardez-moi ça, quelle audace ! quelle inconscience ! Tout cela par votre faute...

ROBERT. Papa, tu as dû mal comprendre ! Elle s'en va. Et pourquoi ? Quel rapport y a-t-il avec maman ?

NORBURI. Est-ce que je sais ?

ROBERT. C'est toi qui as dû la brusquer !

NORBURI. C'est moi le fautif, n'est-ce pas ?

ROBERT. Et qui d'autre le serait ?

NORBURI. Toi plutôt, j'aimerais que tu m'expliques pourquoi tu viens fourrer ton nez dans cette histoire ? Lia est-elle ma fille ou la tienne ?

ROBERT. Tu veux me dire qui a débité toutes ces idioties, la carrière diplomatique et le reste ? Ta rhétorique habituelle.

NORBURI. Et la tante Elisabeth ? Qui donc l'a sortie, celle-là ? Moi aussi tu m'agaçais si tu veux le savoir.

ROBERT, *impressionnant.* Mais elle a vraiment dit qu'elle s'en allait ? C'est sûr ?

NORBURI. Est-ce que je sais ? Ce sont des choses que l'on dit...

CHARLES, *qui n'a pas perdu une syllabe.* Et qui se font parfois.

NORBURI, *s'emportant.* Taisez-vous, vous ! Vous êtes un... Un...

CHARLES, *timidement.* Et vous, vous êtes le conseiller Norburi, n'est-ce pas ?

NORBURI, *interloqué.* Comment ? Auriez-vous quelque chose à dire ?

(*Un silence.*)

CHARLES. Oui, Monsieur. J'ai quelque chose à dire. J'ai justement à dire que vous, de façon générale..., vous n'agissez pas bien.

NORBURI. Je n'agis pas bien, moi ?

CHARLES. Non, Monsieur. Ni chez vous, ni ailleurs. C'est-à-dire au bureau.

NORBURI. Au bureau ?

CHARLES. Oui, Monsieur. On dit que vous rouspétez tout le temps, que vous n'arrêtez pas de chercher la petite bête...

NORBURI. Pardon, Monsieur, voulez-vous me rappeler votre nom.

CHARLES, *héroïque.* Lusta Charles.

NORBURI, *cherchant à se souvenir.* Charles Lusta. Et aussi chez moi, avez-vous dit ; j'agis mal même chez moi.

CHARLES. J'en ai bien l'impression, Monsieur ; chez vous aussi. D'ailleurs, il suffit de vous regarder pour s'apercevoir que vous êtes un homme peu divertissant et profondément égoïste ; Mme Norburi aura bien raison de vous abandonner. Et je suis persuadé qu'elle le fera. (*Avec un petit sourire.*) Elle s'en ira... chez la tante Elisabeth, à Bellavista.

ROBERT, *ébahi.* Et comment se fait-il que vous en sachiez si long sur la tante Elisabeth ?

NORBURI. Qui vous en a parlé ?

CHARLES. Je sais.

MARIA-GRAZIA, *apparaissant, très en colère.* Et ce dîner ?

NORBURI, *agité.* Nous n'avons pas faim, Maria-Grazia.

MARIA-GRAZIA. Ah ! vous n'avez pas faim. (*Mena-*

çante.) Prenez garde, si Madame s'en va, je ne reste pas dans cette maison. Compris ? (*Se mettant brusquement à pleurnicher.*) Le porteur est venu. Il dit que Madame lui a téléphoné.

NORBURI, *atterré.* Le porteur ?

MARIA-GRAZIA. Pour prendre les valises de Madame. (*Elle sort.*)

ROBERT, *consterné.* Les valises de Madame ! Papa !

NORBURI, *est déjà en train de frapper à la porte d'Adriana.* Adriana ! Adriana ! (*Pas de réponse. Complètement aphone, à Robert.*) Mais comment, mais pourquoi, que lui avons-nous fait ?

ROBERT. Mais alors, c'est vrai ?

NORBURI, *éperdu, à Lusta.* Savez-vous ce qui l'a offensée ? C'est que nous ayons confiance en elle ! C'est une histoire de fous ! Elle est blessée, elle dit qu'elle se sent une étrangère parmi nous.

CHARLES, *solennel.* Monsieur le Conseiller ! Savez-vous ce que tout cela veut dire ?

NORBURI. Vous le savez, vous ?

CHARLES. Cela veut dire que Mme Norburi a enfin compris.

NORBURI. Quoi donc ?

CHARLES, *enflammé.* Quoi donc ? Monsieur, il y a des femmes qui supportent pendant des années d'être incomprises, végétant dans une ombre froide. Puis, un beau jour, un éclair, elles comprennent, leurs yeux s'ouvrent et alors, plus rien à faire, la chaîne est brisée pour toujours. Mme Norburi partira.

NORBURI, *dominé.* Elle partira vraiment ?

CHARLES. N'en doutez pas.

NORBURI, *presque en pleurant.* On dirait que cela vous fait plaisir.

CHARLES. Cela me rend heureux.

NORBURI. Et pour quelle raison, s'il est permis ?

CHARLES, *apocalyptique.* Parce que je vois que, malgré tout, une mystérieuse justice, une secrète harmonie finit toujours par triompher dans les choses de ce monde.

NORBURI. Qu'entendez-vous par là ?

CHARLES, *aimable et compatissant.* Monsieur, on m'a traîné jusqu'ici de force, avec brutalité même. Mais moi, je serais de toute façon venu spontanément. J'avais besoin d'éclaircir quelques petits détails.

NORBURI, *hébété.* Eclaircir quoi ?

CHARLES. Vous le saurez. Eclaircir et arranger. Mettre de l'ordre.

NORBURI, *suffoqué.* Mais vous..., qui êtes-vous en somme, peut-on savoir ? (*Cherchant de nouveau à se rappeler.*) Charles Lusta...

CHARLES, *désormais lancé.* Oui, Monsieur. Charles Lusta ! Vice-sous-archiviste surnuméraire. Une de vos victimes ! Ah ! je vais enfin parler ; rien ne me retient plus. La situation exige que je vous regarde bien en face, d'homme à homme.

NORBURI. Eh bien ! regardez-moi, bon Dieu ! Contemplez-moi, personne ne vous en empêche !

CHARLES, *condescendant.* Voyez-vous, Monsieur, au fond, je ne vous en veux pas. Je suis venu avant tout pour vous convaincre ; et je suis sûr que je vous convaincrai. Vous vous étonnez que votre femme veuille partir. Mais, ce qui est étonnant, c'est qu'elle soit restée avec vous jusqu'à maintenant.

NORBURI. *ahuri.* Qu'est-ce que vous dites ?

CHARLES. Votre femme n'avait rien pour la retenir dans cette maison. Vous ne la méritiez pas. Vous n'étiez pas à sa hauteur.

NORBURI. Robert, s'il te plaît, va chercher l'agent.

ROBERT, *consterné et curieux.* Non papa, attends.

CHARLES. Ce que vous avez de mieux à faire est de vous résigner...

NORBURI. Quoi ?

CHARLES. ...De laisser faire...

NORBURI. Laisser faire ?

CHARLES. De vous tenir à l'écart.

NORBURI. Me tenir à l'écart ?

CHARLES. Je suis persuadé que vous arriverez à vous en convaincre.

NORBURI. Mais vous êtes un fou ; vous êtes un exalté.

CHARLES. Non monsieur, je suis un homme honnête et loyal ! Très différent de vous. Oh ! enfin, sur ce point, il faudra que moi aussi je sois franc une bonne fois pour toutes. (*A Robert.*) Commençons par vous. Mais que croyez-vous être, pour qu'on puisse vous aimer ? Pensez-vous être sympathique avec votre air de fils à papa, votre long cou, vos chemises de soie, l'héritier élevé à coups de fortifiants et de gouvernantes ? Moi, je n'ai jamais eu de fortifiants ni de gouvernantes. (*A Norburi.*) Quant à vous, je vais vous dire ce que vous êtes. Une sorte de trompette parlante...

NORBURI, *cherchant à réagir.* Mais je...

CHARLES. De vous ne sortent que grondements, coassements, croassements, gargarismes, borborygmes, criailleries et braiments fastidieux. Vous êtes une espèce de tambour. Vous êtes rempli d'air et de bruit. Et vous vouliez Adriana ! Quelle audace !

NORBURI. Mais vous... Mais vous. (*S'effondrant.*) Lusta, je vous avertis que j'ai mal, ici.

CHARLES. Tout ce que vous touchez ou dites devient rhétorique, papier mâché, mensonge, échappatoire, préfecture, carrière ! Vous êtes un tyran.

NORBURI, *avec des larmes dans la voix.* Je ne me sens vraiment pas bien, vous comprenez ? Robert, sais-tu où ta mère range le bicarbonate ?

CHARLES. Vous êtes un bourreau... aux mains blanches ! Un homme sournois et cruel. Vous êtes un cadavre qui commence à se décomposer. Vous en avez presque l'odeur. Il est juste que vous restiez seul, en proie aux remords.

NORBURI, *presque en pleurant.* Je vous dis que je suis malade ! Personne ne me croit quand je dis que je suis malade ! Personne non plus ne sait où se trouve le bicarbonate !

ROBERT, *furieux.* Le bicarbonate ! Le bicarbonate ! Quel égoïste ! Si maman part, je pars aussi, je ne reste plus dans cette baraque !

NORBURI. C'est moi, mon petit, c'est moi qui ferme la maison. Et j'irai à l'hôtel. Je démissionne demain ! Et après je n'en aurai plus pour longtemps à vivre, avec la cuisine des hôtels !

CHARLES. Vous êtes un homme épais et borné. Il y a de quoi être horrifié quand on pense que votre femme a dû vous supporter jusqu'à maintenant. Vous n'en étiez pas digne, vous n'étiez pas à sa mesure, voilà tout. Ce n'était même pas de votre faute. (*Une légère pause ; sa voix commence à changer.*) Vous ne l'avez jamais vraiment regardée, vous n'avez jamais écouté sa voix. Sa voix ! Elle vous abandonnera et ainsi prendra fin cette discordance ridicule dans la symphonie de l'univers ! Car Mme Norburi (*Un court silence.*) ... Mme Norburi... est une fleur... Un oiseau de Dieu..., c'est certain, un ange, oui, mais vivant, chaud, joyeux. Près d'elle on se sent... confiant, en sécurité ! On se sent... compris ! Réchauffé, illuminé !

NORBURI, *tout à fait d'accord.* Oui, c'est exactement cela !

CHARLES. En la voyant, on comprend enfin... quel était le dessein de Dieu quand il pensa à créer la femme ! La chose la plus réussie du monde... quand elle est réussie !

NORBURI. Mais c'est exactement ce que je pense ! Seulement, moi..., je ne sais pas le dire à Adriana, je ne sais pas trouver ces mots-là.

CHARLES. Quand on est à côté d'elle..., c'est comme lorsqu'on marche dans la rue et, tout d'un coup, on passe à côté d'un jardin en fleur... N'importe quel homme, à peine digne de ce nom, se ferait couper en morceaux pour demeurer à côté d'une pareille femme...

NORBURI, *tout d'un coup.* Lusta ! Lusta ! Ecoutez. Vous seul pouvez redresser la situation ! Parlez-lui comme cela à ma femme, parlez-lui..., vous.

CHARLES. Comment ?

NORBURI. Je vous ai très bien compris. Vous avez voulu nous faire des reproches et nous secouer. Bravo ! Maintenant, achevez votre œuvre, secouez-la, tâchez de l'émouvoir elle aussi. Dites-lui que si elle s'en va, la maison s'écroulera et que je mourrai.

ROBERT. Parlez-lui, Lusta !

NORBURI. Oui, vous. Vous savez si bien expliquer les choses ! Parlez-lui. Persuadez-la. Je vous nomme titulaire, définitif.

ROBERT, *il est déjà devant la porte de sa mère ; il se met à frapper très fort comme s'il allait l'enfoncer. Il crie. Maman ! Maman !* Lusta est là et il doit te parler !
(*Il s'arrête et colle son oreille sur la porte ; il entend apparemment les pas de sa mère se rapprocher ; alors il entraîne son père dehors ; ils sortent tous deux en faisant encore à Lusta des signes d'intelligence et de prière.*)

scène 5

ADRIANA, *apparaît.* Que voulez-vous me dire, Lusta ?

CHARLES, *se précipite vers elle, il est sur le point de lui dire quelque chose d'important, mais une soudaine timidité l'étouffe.* Au moins ceci : vous ne devez absolument pas vous laisser vaincre par la tentation de pardonner à ces gens-là.

ADRIANA, *avec tristesse.* Et que devrais-je leur pardonner ?

CHARLES. D'être ce qu'ils sont ! C'est-à-dire totalement indignes de vous ! Sourds à tout, sauf à ce qui les arrange. Vous avez le défaut d'être indulgente. Non. Rien. Partez.

ADRIANA, *triste.* Cher Lusta.

CHARLES. C'est mon devoir d'empêcher qu'on vous trompe et qu'on vous sacrifie encore une fois. Ils feignent de se repentir. Et pourquoi ? Parce que vous êtes en train de boucler vos valises.

ADRIANA. Un peu de comédie ?

CHARLES. Non, non, ce n'est pas de la comédie. C'est un égoïsme sincère, vrai, dégoûtant ! Ils sont sur le point de vous perdre... Et déjà la maison va s'effondrer ! Jusqu'à celle-là, la bonne qui s'est mise à pleurnicher parce que vous partez.

ADRIANA. Maria-Grazia ?

CHARLES. Oui, elle.

ADRIANA, *cherchant à se consoler.* Tiens, je n'aurais pas cru.

CHARLES. Egoïsme, ça aussi. Et votre fils...

ADRIANA, *cherchant à se convaincre.* Robert m'aime.

CHARLES. Il n'aime que lui ! Et vos valises, c'est moi qui les porterai.

ADRIANA. Et mon mari ?

CHARLES. Celui-là, c'est le plus révoltant. Il dit qu'il va fermer la maison ; il se fait prendre le pouls par tout le monde ; il insulte ceux qui l'entourent ; il cherche le bicarbonate ; il annonce qu'il va démissionner et mourir. Les pleurs de sa voix sont des larmes de crocodile ! Il a même refusé de dîner ; il dit que son estomac s'est fermé pour toujours.

ADRIANA. Pauvre Frédéric !

CHARLES. Pauvre ? Je vous en prie ! C'est un hypocrite. Vous devez l'abandonner. C'est son destin, c'est juste..., c'est votre devoir.
(*Un silence.*)

ADRIANA. Oui, Lusta, bien sûr. Seulement... il est arrivé quelque chose.

CHARLES. Quoi ?

ADRIANA, *un peu triste.* Savez-vous qui est là ? Une enfant... qui était devenue une jeune fille... et personne ne s'en était aperçu. Ma fille. Savez-vous ce que j'ai fait pendant cette demi-heure, là ? (*Cherchant à plaisanter*). Ce que combinent les mères : des fiançailles, Lusta. Oui.

CHARLES, *très en colère.* Mais vous n'étiez pas en train de préparer vos valises ?

ADRIANA, *souriant, tristement.* Et qui donc se serait inquiété de tout cela ? Il fallait bien que quelqu'un s'en souciât n'est-ce pas ? Il a fallu lui secouer les oreilles, il a fallu écouter des confidences..., des confessions..., envoyer chercher une certaine personne...
(*Pendant que parle Adriana, Lia et Miche, de la porte de la chambre se faufilent en catimini dans le jardin.*)

scène 6

ADRIANA, *comprend, à l'expression de Lusta, que derrière son dos il se passe quelque chose ; elle se retourne et voit les deux jeunes gens.* Ah ! vous voilà, vous deux. Peut-on savoir où vous allez ? Qu'est-ce que vous complotez encore ?

LIA, *maintenant sur le seuil et sans aucune intention de rentrer.* Oh ! arrête, maman; je suis fatiguée, fatiguée d'entendre des sermons aujourd'hui. Je ne veux plus en entendre. Je sors avec lui.

ADRIANA, *sévère.* Et moi je dis...

LIA, *l'interrompant.* A présent, nous sommes « officiellement » fiancés. Officiellement. Il me semble que cela suffit, non ?
(*Par une autre porte entrent précipitamment Norburi et Robert qui ont évidemment tout entendu.*)

NORBURI, *tout de suite sermonneur.* Très bien. C'est la nouvelle mode. Fiancés, n'est-ce pas ? Je pense que lorsque vous en aurez le temps, si cela ne vous dérange pas trop, vous daignerez peut-être me l'apprendre, m'annoncer au moins la nouvelle... Il me semble que j'existe moi aussi...

LIA. J'étais sûre que tu écoutais à la porte...

NORBURI. Il est permis, j'estime, à un père...

LIA. Allons-nous-en, Miche.

NORBURI. Toi. Viens ici.

LIA. Arrête, papa. Tu l'as dit mille fois que Miche est un bon parti.

NORBURI. Je t'ordonne de venir ici.

ADRIANA, *avec un léger tremblement dans la voix.* Reste un peu avec nous, Lia. Ce soir, je voudrais... te dire tant de choses...

LIA. Mais, maman, c'est justement pour cela, pour ne pas les entendre que je sors. (*Montrant Miche tout rouge.*) Lui aussi a des choses à me dire. Et moi... Je préfère les siennes. (*Entraînant le pauvre Miche.*) Nous sortons ensemble, nous dînons en ville. Je reviendrai très vite. Je ne vais tout de même pas me fiancer en famille !

ADRIANA. Lia !

LIA, *en s'en allant.* Oh ! maman, de ton temps, c'était différent, tu ne peux pas comprendre...
(*Un silence.*)

ADRIANA. Alors reviens vite, tu me l'as promis, souviens-toi.

LIA, *désormais sortie.* Oui, oui (*Elle est sortie avec Miche.*)
(*C'est maintenant le soir, on aperçoit quelques rayons de lune.*)

NORBURI. Ça vous en coupe le souffle ! Quelle désinvolture, hein ? Et hop, en un clin d'œil, fiancés. Dîner en ville, et malheur à celui qui ose dire un mot. Ahurissant. Heureusement que tout s'est éclairci. La classique tempête dans un verre d'eau.

ROBERT. Ecoute maman, puisque maintenant tout est arrangé, ça t'ennuierait si je sortais un instant moi aussi ? Je t'ai dit que je devais voir ce camarade. Pour mon diplôme. Il est un peu tard, mais peut-être...

ADRIANA, *les yeux baissés.* Tu le trouveras peut-être encore. Va, Robert.

ROBERT. Mais je peux aussi rester, si tu veux.

ADRIANA. Va, mais ne rentre pas tard pour dîner. Ce soir nous avons de la tarte aux amandes...

ROBERT, *partant à toute vitesse.* Oh ! je ne crois pas qu'ils me retiendront. Au revoir, maman. Dans le cas contraire, je téléphonerai (*Il sort.*)

NORBURI. Oui tu peux l'attendre ! Quels égoïstes, quelle jeunesse, quelle époque ! La nouvelle génération ! (*Il regarde la montre.*) Six heures et demie. (*Il caresse machinalement des bibelots.*) Tu as été parfaite, Adriana. Un ange vraiment ; ces enfants ne le comprennent absolument pas, sais-tu ? Il faudra en reparler longuement de ces fiançailles. Et cette Lia ! Tranquille comme si rien ne s'était passé ! « Nous dînons en ville. » Quelle impudence ! Moi je reste à la maison — très volontiers étant donné les circonstances — moi qui avais vraiment un rendez-vous, juste en ce moment. Oui, avec Aldenai à l'Hôtel Astoria. Je te l'ai dit, il me semble. Bah ! cela ne fait rien.

ADRIANA, *les yeux baissés.* Frederic, et si tu faisais un saut jusque là-bas.

NORBURI. Mais jamais de la vie. Je ne veux pas te laisser seule. Après tout ce qui est arrivé...

ADRIANA. Mais cela peut être important pour ton avancement !

NORBURI. Bien sûr c'était important. Tant pis.

ADRIANA. Va, Frédéric, fais-le pour moi.

NORBURI. Et te laisser seule... aujourd'hui ? Le jour de ton anniversaire ?

ADRIANA. C'est moi qui le veux. Pour notre avenir.

NORBURI. Ecoute, si vraiment tu le veux... (*S'apercevant que Lusta est resté dans un coin, oublié de tout le monde.*) Et puis bien sûr, je te laisse notre bon Lusta. Il est un peu fou, mais au fond il n'est pas antipathique. Il te tiendra compagnie. Ensuite, quand je reviendrai nous parlerons de tout cela. (*Au moment de s'en aller, traversé par un court remords.*) Tu sais, Adriana, tu m'as presque fait peur avec cette histoire de la Rive des Nymphes ? J'ai failli y croire sérieusement.

ADRIANA, *les yeux baissés.* Je te l'ai dit comme ça... pour voir... si tu m'aimais. Ce n'était pas vrai.

NORBURI, *en lui donnant un petit baiser.* Tu es mon ange, ma chérie. (*De la porte*). Si jamais Aldenai me retenait, tu me garderas ma part de tarte pour demain; tu les réussis toujours si bien. (*Il sort.*)

ADRIANA. Bien, Frédéric.
(*Un silence.*)

scène 7

CHARLES, *de son coin.* Je savais qu'ils ne comprendraient pas et qu'ils vous abandonneraient encore. (*Il s'approche d'Adriana.*) C'est pourquoi j'ai à vous dire ceci... Il faut quitter ces égoïstes... et partir avec moi. Avec moi.

ADRIANA, *abasourdie.* Lusta ! Mais vous...

CHARLES. Je ne suis pas fou. Il y a quelque chose de nouveau, d'important ; j'ai compris tout d'un coup que le monde à côté de vous, serait pour moi... une fête, une joie ! Et qu'il le serait pour vous aussi. Je ne veux plus envoyer de mots d'excuse à personne. Je mourrais de chagrin, à chaque minute, en vous sachant en proie à cet homme obtus, qui prend du bicarbonate.

ADRIANA, *se lève, elle est là haletante.* Peut-être cet homme est-il meilleur que vous, Lusta ; il ne me conseillerait jamais un acte déloyal.

CHARLES, *revenant à la charge.* Mais il ne vous aime pas. Vous n'avez jamais été aimée. Et vous êtes si jeune !

ADRIANA, *troublée.* N'est-ce pas ce qu'on dit aux femmes qui ont leurs premiers cheveux blancs ?

CHARLES. Personne ne vous a jamais comprise. Je vous veux pour moi. C'est seulement en vivant auprès de vous que je vivrai vraiment !

ADRIANA, *haletante, regardant dehors.* Quelle belle soirée, Lusta ! Et vous êtes le meilleur garçon du monde, et le plus bête !

CHARLES, *revenant à la charge.* Vous ne savez pas ce que c'est, être heureux !

ADRIANA, *un peu perdue.* Peut-être que personne ne le sait vraiment, Lusta. Mais il suffit d'un soir comme celui-ci pour croire qu'on est heureux.

CHARLES. Venez ; vous et moi, traversons le jardin et partons. Ils reviendront et ils ne vous trouverons pas.

ADRIANA, *presque angoissée.* Oh ! Lusta ! Les vraies femmes ne font pas cela.

CHARLES. Vous aimez donc cette baraque pleine de conventions, de mesquineries et de routine ?

ADRIANA. Des êtres qui ont confiance en nous ; qui nous sont proches. La famille.

CHARLES. Mais ce sont des égoïstes ! des menteurs !

ADRIANA. Peut-être le sommes-nous tous. Vous aussi... moi aussi... Et puis il va falloir penser à Lia... au trousseau, d'ici peu de temps.

CHARLES, *en criant.* Ils se marieront, oui, vos jeunes gens. Et savez-vous ce qu'ils feront ? Ils vous colleront dans les bras leurs enfants, oui les enfants de votre fille ! Et ils vous abandonneront encore ici, seule avec les mioches. Voilà ce qu'ils feront !

ADRIANA, *après un silence.* Oh oui ! c'est cela, c'est cela. (*Elle s'éloigne de Lusta et rit.*) Je croyais n'avoir plus rien à faire dans cette maison. Et au contraire c'est justement maintenant qu'ils vont avoir besoin de moi !
(*Un silence.*)

CHARLES. Bonsoir, Madame.

ADRIANA. Adieu, Lusta. Un baiser comme à Robert ? Vous lui ressemblez un peu.
(*Charles reçoit d'elle un baiser sur la joue; il s'éloigne.*)

scène 8

ADRIANA, *restée seule dans la pénombre ; et voici qu'elle murmure avec une angoisse réelle.* Grand-mère. (*Très lentement elle va allumer la lampe ; absorbée, mais avec une certaine douceur elle répète.*) Grand-mère... (*Elle prend dans une corbeille du linge, s'assoit avec le linge sur ses genoux, à côté de la lampe, comme dans une gravure, déjà entrée dans son nouveau destin, rêveuse, souriante.*) Grand-mère !

R I D E A U

"UN BEAU DIMANCHE DE SEPTEMBRE"...

Ugo Betti (né en 1892 et mort en 1953) est, avec Diégo Fabbri, l'auteur italien contemporain le plus joué en France. Sur les vingt-deux pièces qu'il a écrites, Un beau dimanche de septembre *est la septième représentée devant le public parisien. Ugo Betti a fait irruption sur nos scènes en 1949 avec* Pas d'amour. *Suivirent, ensuite,* L'Ile aux chèvres, Corruption au Palais de Justice, Irène innocente, La Reine et les Insurgés *et, la saison passée (au Théâtre de Poche-Montparnasse)* Eboulement au quai Nord.

Baptisé « l'Anouilh italien », Ugo Betti a, lui aussi, composé son œuvre dramatique sur plusieurs registres. Les pièces de lui qu'il nous a été donné d'applaudir, jusqu'ici, à Paris, étaient remarquables par leur accent âpre, douloureux, accusateur. Betti, ancien magistrat, était hanté par les problèmes posés par la justice des hommes. Un beau dimanche de septembre *appartiendrait, plutôt, à sa série « rose » car, cette fois, l'humour remplace l'âpreté et la poésie la violence. C'est, du moins, ce qui semble avoir le plus frappé la critique parisienne.*

...ET LA CRITIQUE

JACQUES LEMARCHAND :

Il y a du Musset dans ce « Beau dimanche »

La création au théâtre de l'Atelier de *Un beau dimanche de septembre*, adapté par Mme Huguette Hatem, nous présente de l'art d'Ugo Betti un visage que, dans notre semi-ignorance, nous ne soupçonnions qu'à peine. Les cris farouches de *L'Ile des Chèvres* et ses cruautés parfaites nous laissaient bien difficilement soupçonner l'auteur attendri, discret, parfois un peu mièvre, mais au gentil sens du mot, de ce *Beau dimanche de septembre* qu'André Barsacq vient de nous faire découvrir. Il est vrai que quatorze années séparent *L'Ile des Chèvres* du *Beau dimanche* — et, naturellement, c'est le *Beau dimanche de septembre* qui a l'antériorité.

Il y a du Musset dans ce *Beau dimanche*, de ce Musset qui jouait encore avec ce qui allait être ses vrais désespoirs, et qui en jouait comme pour reculer le moment où il lui allait bien falloir s'avouer que c'était de ces désespoirs qu'il mourrait. Mais que le spectateur trop sensible ne s'effraye pas. On ne meurt pas du tout dans ce *Beau dimanche*, on y rit même bien souvent, et tout s'arrange, dans une note de mélancolie que je trouve un peu fortement soulignée, mais qui plaira pour d'assez bonnes raisons.

Le Figaro Littéraire.

GUSTAVE JOLY :

Une comédie qui éveille de discrètes résonances.

Nous n'avons pas fini de faire le tour de l'œuvre d'Ugo Betti, ce magistrat mué en dramaturge, prématurément fauché alors que l'Italie saluait en lui son « numero uno ».

De son registe, bien que singulièrement varié — il aborde tous les genres — se dégage toujours une dominante : la recherche de la vérité...

Cette comédie est presque boulevardière. Mais elle éveille en nous de discrètes résonances.

L'Aurore.

GEORGES LERMINIER :

Rose sur fond de mélancolie

Cette comédie rose où l'on badine gentiment avec l'amour sur un fond de mélancolie que le soleil italien colore de tous ses feux, comme elle est à sa place à l'Atelier ! Elle aurait manqué à la collection d'André Barsacq. Ce bibelot ne le dépare point et peut figurer dans la vitrine du *Bal des voleurs* et de *Sylvie et le fantôme*.

Le Parisien Libéré.

RENE DEMAGNY :

Une atmosphère douce, des sentiments humains

Il semble y avoir dans *Un beau dimanche de septembre* de quoi faire un succès du petit écran. Pourquoi ? Parce que le sujet en est simple, l'atmosphère douce, les sentiments humains. Parce qu'elle touche à l'impalpable trouble des âmes dans ses révélations les plus immédiates : un frisson, un regard, une palpitation, toutes choses dont le petit écran rend compte avec fidélité. Le charme de la pièce est celui des fins de saison, le titre l'indique : dernier soleil sur les troubles d'une âme déjà jaunissante, dernières fleurs de la sensibilité, de l'émotion entre les mains d'une femme encore belle qui découvre à ses pieds la pente descendante des jours à venir : histoire un peu mélancolique « comme ces trop parfaites journées de fin d'été, comme ces pauses que nous accordent la lumière et la beauté avant l'automne de l'année de la vie.

Radio-Télé 60.

MARCELLE CAPRON :

Une mise en scène sensible et légère

André Barsacq a fait une mise en scène qui a la sensibilité et la légèreté de l'œuvre qu'elle doit servir : c'est dire si elle le sert bien.

Les décors et les costumes de Jacques Noël ne sont pas étrangers — il s'en faut — à son climat poétique.

Quant à la musique d'André Popp, qui fait flotter sur la pièce ses guirlandes, elle est, non sans distinction, celle qui pouvait accompagner les réjouissances populaires au début du siècle.

Combat.

JEAN-JACQUES GAUTIER :

Comédiens tous excellents.

Les comédiens sont tous excellents. Je voudrais signaler la présence de Marcel Cuvelier qui n'a qu'une scène, mais qui l'interprète avec une intelligence et une sensibilité émouvante.

Claude Rich a joué sa partie dans un style chaplinesque qui a « porté » au maximum. Quant à Suzanne Flon, elle a été constamment exquise. On n'a plus de mots pour commenter les notes graves de sa voix, sa dignité, ses expressions rieuses, l'esprit de son regard et de son sourire.

Le Figaro.

PAUL GORDEAUX :

Interprétation hors ligne

Une interprétation hors ligne : Suzanne Flon, adorable héroïne à l'exquise féminité de ce drame intime et bouffon, avec ce mince et long Claude Rich attendrissant et désopilant, Elisabeth Barsacq, Pascal Mazzotti, Maurice Chevit, Marcel Cuvelier et le savoureux Jacques Morel.

France-Soir.

Les galas de la pièce en un acte
Sous la direction de Ange Gilles
ont présenté le 12 Janvier 1960
au Théâtre de l'Œuvre
(*Directeur R. de Rilon*) :

Un acte d'Isabelle Georges Schreiber
Mise en scène de Pierre Valde

« Il y a une espèce de justice..., qui n'a point pour but l'amendement ni l'exemple, ni même la réparation du mal. Cette justice n'est fondée que dans la convenance qui demande une certaine satisfaction pour l'expiation d'une mauvaise action... »

(LEIBNITZ : *Théodicée* - I - p. 73.)

L'ENFANT DE LA ROUTE

Distribution

Lui, 30 *ans.*	**Robert Chandeau**
Elle, 25 *ans.*	**Catherine Erard**
L'aubergiste, *brave femme dans la cinquantaine.*	**Mag-Avril**
L'enfant, *environ* 11 *ans*	**Joël Flateau**

Les questions ayant trait à l'enfance ont toujours retenu particulièrement l'attention d'Isabelle Georges Schreiber.

Avant d'épouser le docteur Georges Schreiber, lui-même pédiatre, elle a, comme avocate, plaidé de nombreuses causes devant le tribunal pour enfants.

Elle a publié deux recueils de fables et un de poésies qui furent édités chez Delagrave.

Elle a également écrit un livre de contes : « La Naissance du Sucre d'orge et autres naissances merveilleuses » (édité chez Gallimard) qui a remporté un vif succès. Des extraits de ces différentes œuvres figurent dans de nombreux livres classiques.

Dans une pièce en trois actes, « La Sève », représentée au Théâtre de la Madeleine sous les auspices *des Escholiers*, elle a traité un conflit très délicat entre l'amour et la paternité avec un doigté qui a fait dire à Jacques Deval : *« Isabelle Georges Schreiber justifie ce proverbe anglais : « Il n'y avait qu'une femme pour marcher là où des anges n'oseraient pas poser les pieds. »*

DECOR

Une modeste chambre d'auberge de campagne. Un lit de ménage, un portemanteau, deux chaises, une table. Dans le fond, de face, une fenêtre qui donne sur un petit jardin. On voit le haut des branches, car la chambre est au premier étage.

L'AUBERGISTE, *qui les fait entrer.* C'est ici, au 3, vous voyez, Monsieur et Madame, je vais vous mettre au 3. C'est ma meilleure chambre ! N'est-ce pas qu'elle est gentille ?

LUI. Très gentille.

L'AUBERGISTE. Je dis qu'elle est gentille parce qu'elle est la seule qui donne sur le jardin. Et les amoureux..., j'ai remarqué qu'ils aiment toujours avoir de la verdure devant les yeux et des corbeilles de fleurs quand ils se réveillent. C'est pas vrai ?

LUI. Très vrai.

L'AUBERGISTE. C'est pas la peine de le demander, vous êtes en voyage de noces. Hein que j'ai deviné ?

LUI. Très bien.

L'AUBERGISTE. J'en étais sûre ! Moi, j'ai un flair pour les jeunes mariés; enfin, vous ne trouvez pas que c'est drôle ?

LUI. Très drôle.

L'AUBERGISTE. Je suis comme ça ! j'ai toujours eu du goût pour les jeunes mariés. Alors je les mets dans cette chambre-là pour que ça les inspire. (*Elle rit.*) Parce que moi, je dois vous dire..., je suis pourtant bien constituée, de partout, ça je peux vous le garantir. Pas un jour de maladie en trente ans, eh bien, j'ai jamais pu avoir d'enfants ! Avouez que c'est dommage !

LUI. Très dommage.

L'AUBERGISTE. Pourtant, une fois, j'avais peut-être quatre ans de mariage, j'ai bien cru... Oh là, là ! ce que j'étais contente ! Je le disais à tout le monde, mais alors à tout le monde... et puis j'avais acheté de la laine, tout de suite, pour la layette, mais alors... ce qu'il y avait de plus beau comme laine, pas comme la laine de maintenant, parce que maintenant...

ELLE, *exaspérée mais qui se contient.* Ecoutez, Madame, vous ne pourriez pas nous laisser !

L'AUBERGISTE. On comprend, on comprend !... (*Elle rit.*) Ils veulent être seuls, ces tourtereaux !

ELLE. C'est ça.

LUI, *l'aubergiste va sortir, mais il la rappelle.* Dites-moi, Madame, où sommes-nous ici, exactement ?

L'AUBERGISTE. Ils sont amusants ! Vous avez donc passé votre temps à vous bécoter que vous ne savez pas où vous êtes ?

LUI. C'est ça.

L'AUBERGISTE, *d'un air entendu.* Seulement voilà, le soir tombait, alors vous vous êtes dit : Tiens ! ma fois, voilà une petite auberge qui est bien gentille avec ses rideaux à carreaux et ses géraniums.

LUI. En effet, c'est ce que nous nous sommes dit.

L'AUBERGISTE. Eh bien, mes enfants, vous êtes à Sainte-Magloire. C'est le nom de la commune. Et Sainte-Magloire est tout à côté de Rivadon, à 3 km. Parce que Rivadon, c'est notre chef-lieu de canton. Il y a une jolie promenade à Rivadon pour les amoureux, le long de la Blériotte ! Vous pourriez peut-être y aller demain matin, en vous promenant, pensez, c'est tout près d'ici, à 3 km !

LUI. Peut-être, nous verrons. Merci, Madame.

L'AUBERGISTE, *après une fausse sortie.* Et si vous avez besoin de quelque chose...

LUI, *excédé.* Merci, Madame.
(*L'aubergiste sort.*)

ELLE. Je me demande combien de temps nous allons nous enfermer dans cette horrible chambre.

LUI. Pourquoi dis-tu « horrible chambre »? Elle n'est pas si mal que ça. Il y a l'eau courante et un porte-manteau.

ELLE. Je dis horrible chambre parce que nous sommes obligés d'y rester. Il y a quelques jours, elle m'aurait beaucoup plu.

LUI. C'est possible.

ELLE. Et peut-être que demain... je la regretterai.

LUI. C'est probable.

ELLE. Tu n'es pas très encourageant.

LUI. Quand j'ai voulu t'en donner, du courage, je n'ai trouvé en face de moi qu'une petite créature inconsistante qui ne savait que supplier : Non, non, je ne pourrai jamais, je ne pourrai jamais !

ELLE. Tu me méprises, n'est-ce pas ?

LUI. Non, je regrette ce que je te croyais. C'est moi que je méprise ! Nous ne sommes ni l'un ni l'autre comme nous nous voyions.

ELLE. Et il t'a fallu cette affaire pour t'ouvrir les yeux ?

LUI. Oui, imagine-toi, en même temps qu'elle en fermait d'autres.

ELLE, *criant.* Tais-toi, tu fais exprès de me faire souffrir.
(*Un piano mécanique se fait violemment entendre en bas, dans la salle à manger sans doute : « C'est à Hambourg... ! »*)
Ah ! il ne manquait plus que cela; fais-les taire, fais-les taire, dis-leur de s'arrêter.

LUI, *criant aussi.* Je ne peux pas leur demander ça ! D'ailleurs, il faut t'entraîner, tu en entendras bien d'autres, dans le Midi !

ELLE. Sûrement pas, je ne sortirai pas de ma chambre.

LUI. C'est ça, pour attirer l'attention du personnel. Nous irons, au contraire, partout où il y aura du monde.

ELLE, *sarcastique.* Ce sera gai !

LUI. Je regrette.
(*La musique continue encore quelques instants puis s'arrête.*)

ELLE. Ah ! enfin ! Il n'y a rien de pire que la musique qui tombe mal.
(*Ils restent longtemps silencieux.*)

LUI. Comment, comment ai-je pu me tromper sur toi à ce point ? Evidemment dans la neige où je t'ai vue pour la première fois, tu étais une petite sportive intrépide, aux pommettes rouges et aux yeux brillants. Tout le monde admirait ta hardiesse, ton courage, très spectaculaire vraiment ! Mais le courage, ce n'est pas seulement ça, c'est surtout une force intérieure, inébranlable qui fait choisir, à un moment donné, la voie la plus austère, la plus aride, la plus cruelle... Mais cette voie-là, tu ne l'as pas prise, tu as fait de moi un déserteur !

ELLE. Pour me parler comme tu viens de le faire, il faut que tu ne m'aimes plus.

LUI. C'est difficile à dire... Je crois que « lui » restera toujours entre nous.

ELLE. Mais je t'aime, moi, je t'aime.

LUI. C'est possible ! mais moi, je ne m'aime plus, et c'est toi qui as fait cela.

ELLE. Mon Dieu, qu'est-ce que nous allons devenir ? Comment allons-nous pouvoir supporter cette vie-là, toute une vie ? Je ne comprends pas ! Quand on renverse quelqu'un, il y a bien un choc, même très léger : il longeait le bord de la route, elle était luisante, glissante et les peupliers s'y reflétaient. Nous avons dérapé, oui, je crois que nous avons dérapé, mais nous ne l'avons même pas frôlé, non, nous ne l'avons pas frôlé, et pourtant, il est tombé ! Pourquoi est-il tombé ? C'est que nous l'aurions tout de même touché, un peu.

LUI. Et sa tête a porté sur une borne.

ELLE. Si je suis descendue, tu sais, c'était pour le gronder d'être si imprudent, si étourdi, je le cherchais, et je ne le voyais pas. Enfin, où était-il ? Et puis je l'ai trouvé là, par terre, il ne bougeait pas. Allons ! relève-toi, voyons ! Il ne bougeait plus, et quand je me suis penchée sur lui dans l'herbe mouillée, j'ai vu qu'il était mort.

LUI. D'une fracture du crâne, probablement.

ELLE. Mort, si vite, si simplement, comme un petit garçon bien propre, sans faire de tache. Je te jure, s'il n'avait été que blessé, je l'aurais soigné des nuits entières, je l'aurais porté jusqu'au bout du monde. Je n'avais encore jamais vu de mort si jeune, c'est monstrueux.

LUI. Et pendant ce temps-là, ses parents ont dû l'attendre sur le seuil de la porte : Pourquoi est-il en retard ? Il n'est jamais en retard, c'est un enfant si régulier, si raisonnable, voilà ce qu'ils devaient se dire, les parents. Qui a pu avoir le courage de leur annoncer que leur garçon était mort et qu'il avait été abandonné sur la route comme un chien qui n'est à personne, des parents qui ne vivaient que pour lui laisser un jour leur ferme, avec des granges pleines à craquer et des vaches et des terres bien grasses et des tracteurs ?

ELLE. Un enfant qui devait trouver la vie si saine, si joyeuse et si bienfaisante.
(*Un silence. Brusquement il va ouvrir sa valise*).

LUI. Naturellement, ce n'est pas celle que je voulais ! On n'a jamais la bonne carte ! Enfin où peut-elle être, cette carte ?

ELLE. Tiens, elle était dans la poche de ton imperméable.

LUI. Donne !... donne... !

ELLE. Par où passerons-nous. Montre-moi.

LUI, *il a déplié la carte.* Eh bien, je crois que nous passerons par là... que nous traverserons... et ensuite nous longerons... et puis nous remonterons comme ça... et nous arriverons par là.

ELLE. Tu crois qu'on nous recherchera longtemps.

LUI. Je ne sais pas. Probablement. En tout cas, chaque jour qui passe, chaque heure, chaque minute, nous donne une chance de plus de leur échapper.

ELLE. Et puis, il y a la pluie qui travaille pour nous,

qui efface toutes les traces..., toutes les empreintes... Je pense que beaucoup d'autos ont dû passer, un peu plus tard, et brouiller la piste, jusqu'au moment où la gendarmerie a été prévenue..., mais nous étions déjà loin...

LUI. La gendarmerie... Oui... La gendarmerie, c'était à nous de la prévenir. C'était à nous de prendre nos responsabilités. Ces parents-là, nous devions les connaître, nous devions pleurer avec eux, leur dire : « Nous souffrons avec vous, mais ce n'est pas notre faute. » Et maintenant leur douleur est devenue de la haine !

ELLE. Dieu, quand je pense qu'il y a des gens qui nous haïssent et que c'est eux qui ont raison !

LUI, *dont l'excitation montera.* Tu étais plus blanche que le petit mort. Et tout à coup, tu as eu une expression de voleuse, tes yeux glissaient sur la route..., de tous côtés, ils fouillaient l'horizon... Tu voyais bien qu'à cette heure-là personne ne passait encore. C'était une heure d'écolier ! Alors, quand tu t'es sentie seule, seule avec moi, sans témoin possible, tu t'es accrochée à moi... Ta voix était sourde, haletante : « Partons, je t'en supplie, partons !... » Tu étais accrochée à moi, rivée à moi... J'ai cru que tu allais t'évanouir ! Tu m'as fait perdre la tête... J'ai perdu la tête... Je t'ai portée dans la voiture et nous avons démarré sans nous retourner et nous nous sommes enfuis... Et maintenant nous sommes des fuyards et pour toujours, voilà ce que nous resterons : des fuyards !

ELLE. Pourquoi me redire toujours la même chose et toujours que c'est moi la coupable ? C'est toi qui conduisais, c'est toi qui as causé l'accident.

LUI. L'accident est un malheur, mais la fuite est un crime.

ELLE. Il n'y aurait pas eu de fuite s'il n'y avait pas eu d'accident. Et pourquoi t'es-tu enfui ? Après tout, je suis une femme, ce n'est pas ma faute si j'ai des réactions de femme, si mes nerfs ont craqué. Est-ce que je t'accuse, moi ? Est-ce que je te dis que tu n'aurais même pas dû les entendre, mes supplications, que tu devais ôter mes bras de ton cou, m'ordonner de me taire, me gifler au besoin ?

LUI. Il n'est pas trop tard.

ELLE. Et faire ton devoir ! Sais-tu ce que tu es pour m'accabler de la sorte ? Un lâche, oui, un lâche !

LUI. Un lâche, moi, un lâche ! (*On frappe à la porte.*) Qui est là ?

L'AUBERGISTE. Excusez-moi du dérangement, Monsieur et Madame, c'est un monsieur qui demande si vous pourriez avancer un peu votre voiture, dans le garage, pour qu'il puisse y entrer la sienne.

LUI. C'est bon, je vais descendre.

L'AUBERGISTE. Je vous remercie, Monsieur, vous êtes bien obligeant. (*Il sort.*) Et vous savez, ma petite dame, ce soir vous aurez le coq au vin. Vous avez de la chance que c'est samedi ; tous les samedis, je fais le coq au vin ! Mais alors vous m'en direz des nouvelles ! Parce que moi, je le fais avec du bourgogne, du vrai, et puis je le flambe avec un de ces cognacs.
D'ailleurs on vient de loin dans la région pour mon coq au vin. Vous me croirez si vous voulez, mais tous les samedis, je fais de 40 à 50 couverts. Un délice, je vous dis, un vrai délice.

ELLE. Ah ! tant mieux, alors, à tout à l'heure !
(*L'aubergiste sort. Elle s'approche bientôt de la fenêtre qu'elle va peut-être ouvrir quand un enfant apparaît dans une lumière irréelle tandis que la pénombre s'est faite dans la chambre.*)

L'ENFANT. Pourquoi vous disputiez-vous comme cela ? C'est à cause de moi ?

ELLE. Qui es-tu ?

L'ENFANT. Vous ne me reconnaissez pas ?

ELLE. Non, non, qui es-tu ?

L'ENFANT. Je suis l'enfant de la route.

ELLE. Tais-toi, je ne veux pas t'entendre, tais-toi, je t'en supplie.

L'ENFANT. N'ayez pas peur, Madame, vous êtes jeune, très sympathique.

ELLE. Quel âge peux-tu avoir ? Dix ans, onze ans peut-être.

L'ENFANT. Dix ans, Madame.

ELLE. Mon Dieu, je pense à tes parents. Comme ils doivent nous maudire !

L'ENFANT. Oui, bien sûr ! Et les voisins aussi..., et tout le village.

ELLE. C'est épouvantable ! Dis-moi, est-ce que tu étais leur fils unique ?

L'ENFANT. C'est-à-dire j'avais un frère aîné, mais il a été tué à la guerre.

ELLE. Quelle horreur !

L'ENFANT. Oh non ! c'est tout naturel ! Du moment qu'il y a des guerres, il faut bien qu'il y ait des garçons qui y meurent. Il était très gentil, Marcel, très doux, très poli avec tout le monde. Vraiment, je n'aurais jamais cru qu'il finirait en héros. Enfin, c'est comme ça. Alors, pour se consoler, les parents avaient accroché au-dessus de leur lit son portrait, en caporal, mais vous savez, dans les campagnes, il n'y a que les agrandissements qui comptent.

ELLE. Maintenant, ils vont avoir le tien, en plus !

L'ENFANT. Peut-être oui, en communiant, et puis j'avais une sœur aussi, elle était très jolie, elle s'appelait Marguerite.

ELLE. Tant mieux, il leur reste une fille.

L'ENFANT. Non, il ne leur reste pas de fille ; elle est partie.

ELLE. Elle s'est mariée ?

L'ENFANT. Mais non, elle a suivi un représentant de commerce. Oh ! vous savez, il ne faut pas la blâmer, elle s'ennuyait tellement dans sa famille !

ELLE. Tes parents sont bien malheureux.

L'ENFANT. Oh ! comme tout le monde. Si vous saviez les histoires qu'on entendait, du matin au soir dans ce petit village. C'était le maire qui puisait dans le fonds communal ; c'était le fermier d'à côté qui avait volontairement mis le feu à ses hangars. Non, tout cela n'était pas très joli, je vous assure, mais je suppose que ça doit être pareil partout. Tenez, vous, par exemple, vous alliez gentiment vous promener à la mer ou à la montagne et voilà ce qui vous arrive...

ELLE. Si ta vie est finie, la nôtre est gâchée, c'est encore pire car moi j'imaginerai toujours le chagrin de tes parents.

L'ENFANT. Oui, bien sûr, bien sûr, mais vous savez, papa... je ne suis même pas de lui.

ELLE. Comment peux-tu dire une chose pareille ?

L'ENFANT. Pourquoi ? Elle ne s'en cachait pas, ma mère ! Tout le monde le savait. Ça ne m'empêchait pas de bien l'aimer.

ELLE. Pauvre petit, tu avais peu d'illusions ! Mais tu te trompes, je te le jure, il n'y a pas que des drames dans la vie, il y a aussi et c'est merveilleux, l'amour, que tu ne connaîtras pas, malheureusement !

L'ENFANT. L'amour ? Pour ce que vous en faisiez tout à l'heure ! Non, croyez-moi, il ne faut pas vous tourmenter à mon sujet, au fond, je crois que je n'ai pas perdu grand-chose.
(*L'apparition de l'enfant s'efface. La fenêtre a repris son aspect normal. Lui rentre.*)

ELLE. Allume ! allume ! j'ai peur... Ah ! il est parti.

LUI. Pardon ?

ELLE. Oh ! rien ! Alors, la voiture ?

LUI. Je l'ai un peu poussée, il a pu rentrer la sienne.

ELLE. Tu as encore regardé partout ?

LUI. Ce n'est pas la peine, elle n'a rien !

ELLE. Pas la moindre égratignure ?

LUI. Non, je te dis que non, nous pouvons être tout à fait tranquilles.

ELLE. Tranquilles ! Et notre conscience, alors !

LUI. Ça..., nous tâcherons de nous entendre avec elle.

ELLE. Nous entendre avec elle ! Est-ce qu'on peut s'entendre avec sa conscience ? Ecoute, écoute-moi, je vais dire à l'aubergiste qu'elle nous monte notre dîner ici. Vraiment ce soir, je ne pourrais pas descendre, je ne pourrais pas voir ces gens avec leur coq au vin, non je ne pourrais pas, cela me rendrait folle.

LUI. Comme tu voudras.

(Elle sort. Lui entreprend de disposer quelques objets de toilette près du lavabo, s'arrête devant la glace, se regarde longuement. Le petit garçon lui apparaît à son tour.)

LUI. Va-t'en, va-t'en, je ne veux pas te voir.

L'ENFANT. Pourquoi me renvoyez-vous ? J'avais tellement envie de vous connaître. Vous êtes de la ville, naturellement ?

LUI. Oui.

L'ENFANT. Et vous partiez en voyage ? Ce n'est pas de chance pour vous ?

LUI. Qu'est-ce que tu dis ?

L'ENFANT. Je dis que ce n'est pas de chance pour vous ! C'est vrai, écraser quelqu'un juste quand on s'en va en vacances !

LUI. Nous ne t'avons pas écrasé ! Ce n'est pas ma faute !

L'ENFANT. A dire franchement, je ne sais pas du tout comment les choses se sont passées. Je vous ai vus arriver... Vous alliez tout de même assez vite !

LUI. Non, non, ce n'est pas vrai ! je n'allais pas vite, j'ai dérapé, simplement, parce qu'il pleuvait ! Je ne t'ai pas heurté, je ne peux pas le croire..., je n'ai pas senti le moindre choc.

L'ENFANT. C'est possible. Vous voyez, s'il me fallait témoigner, je serais très embarrassé.

LUI. La meilleure preuve, c'est que la voiture n'est pas abîmée, elle n'a rien, ni sur l'aile, ni sur le pare-choc, ni sur la roue, nulle part.

L'ENFANT. Tant mieux ! Ça aurait été dommage, elle est très jolie, votre voiture.

LUI. Tu trouves ?

L'ENFANT. Oui, très jolie, et... qu'est-ce que vous allez faire maintenant ?

LUI. Nous allons continuer notre route. Il le faut bien, vis-à-vis de nos familles, de nos amis, mais en empruntant des chemins de traverse, en faisant toutes sortes de détours.

L'ENFANT. Vous avez raison, c'est plus prudent ! Tâchez qu'on ne vous retrouve pas, ce serait mauvais pour vous !

LUI. Tu ne vas pas nous dénoncer au moins !

L'ENFANT. Comment cela : vous dénoncer ? Je ne comprends pas !

LUI. Oui... enfin... Dire que nous sommes ici, cachés dans cette auberge ?

L'ENFANT. Quand on est mort, on n'a pas de ces mauvaises pensées. Non, je dis simplement : Tâchez qu'on ne vous retrouve pas, parce que maintenant vous en avez pour un moment à vous sentir pourchassés comme des assassins. Je me mets à votre place, ce n'est pas drôle.

LUI. Comment peux-tu dire pour un moment ? Ce n'est pas pour un moment, c'est jusqu'à la fin de nos jours que nous aurons le remords de t'avoir abandonné sur cette route.

L'ENFANT. Vous avez tout à fait tort. A un moment donné, le mieux sera de ne plus y penser. Je l'ai bien remarqué, c'est comme ça pour tout : Ce que personne ne sait n'existe pas !

(L'apparition de l'enfant s'efface. Elle entre.)

ELLE. Voilà, c'est fait.

LUI. Tu lui as dit ?

ELLE. Oui.

LUI. Elle veut bien ?

ELLE. Oui, c'est mieux, ce sera beaucoup mieux. Prends-moi dans tes bras, serre-moi fort, très fort.

(Il se dégage doucement, surpris.)

Mon amour, embrasse-moi... Non, pas comme cela, embrasse-moi comme avant pour que revive notre amour puisqu'il est fini, déjà fini.

LUI. Voyons, ma chérie !

ELLE. Embrasse-moi une fois, rien qu'une fois. Tu ne peux pas savoir comme j'en ai besoin, cela me permettra d'attendre que tu m'aies pardonné... d'attendre même très longtemps, s'il le faut, que tu m'aimes un jour de nouveau. Et puis il y a aussi nos souvenirs qui sont si merveilleux ; personne ne pourra nous les arracher, tu sais, nos souvenirs.

LUI, *gagné par l'émotion.* Oui, nos souvenirs. *(Il l'embrasse. On frappe.)* Ah oui ! c'est le dîner ! Entrez, Madame.

(L'aubergiste entre.)

L'AUBERGISTE. Excusez, Monsieur et Madame... ce n'est pas le dîner !... Il y a deux gendarmes... qui demandent à vous parler !

LUI, *interdit.* Deux gendarmes ?

L'AUBERGISTE. Oui, Monsieur... deux gendarmes... ils sont en bas !

LUI, *brutal.* Ce n'est pas nous qu'ils cherchent... Dites-leur qu'ils se trompent.

(L'aubergiste sort.)

Nous ne pouvons plus fuir ! Sois calme surtout ! Fais attention à tout ce que tu vas dire : « Tu n'as rien vu... Tu n'as rien remarqué... Un enfant sur la route ? ... Mais non ! C'est impossible... » Tu comprends... il n'y a pas de preuve ! Pas la moindre preuve ! Il faut nier... nier... nier...

ELLE, *tout à fait calme.* Non !

LUI, *saisi.* Qu'est-ce que tu dis ?

ELLE. C'est moi qui leur ai téléphoné de venir.

LUI. Tu n'as pas fait ça ? *(On entend des pas dans l'escalier.)*

ELLE. Si. J'ai choisi la voie la plus austère, la plus aride, la plus cruelle.... Je ne déserte pas.

On frappe, Lui reste immobile, Elle se dirige lentement vers la porte tandis que tombe le

RIDEAU

LE RHINOCÉROS ET L'INFINI...

Eugène Ionesco joué dans un théâtre national, voilà qui est bien, voilà qui est à l'honneur de Jean-Louis Barrault et de l'Odéon-Théâtre de France. Ionesco qui tient solidement, depuis plusieurs années, la Huchette, la plus petite salle de la Rive Gauche, annexe aujourd'hui la plus importante : sa « cantatrice chauve » a accouché d'un... « rhinocéros » ! Voilà qui est significatif.

Il faut reconnaître que, par rapport à la plupart de ses pièces antérieures, *Rhinocéros* n'exige des spectateurs nul effort intellectuel prolongé. Tout y est clair, limpide, aveuglant. L'apologue — car il s'agit d'un apologue — évident. Il raconte la révolte d'un homme sans aucune personnalité définie contre la tyrannie prise sous sa forme la plus envahissante : la rhinocérite.

Un beau dimanche de printemps, une petite ville de province est brusquement envahie par un, deux, trois, dix-sept rhinocéros. Le fait provoque une certaine émotion, d'autant plus que, les jours suivants, le nombre des périssodactyles augmente dans la même proportion que celui des humains diminue. Deviendraient-ils rhinocéros ? Pour Bérenger, notre héros, la question est préoccupante. Ses doutes s'évanouissent quand il voit son ami Jean, lui si solide, si sûr de lui, se transformer en rhinocéros sous ses yeux. Ce qui nous vaut, d'ailleurs, une scène d'une bouffonnerie grandiose.

Après Jean, c'est tout l'entourage de Bérenger qui est atteint : ses collègues de travail, son chef de bureau, Daisy, la jeune fille qu'il aime. Mais, à son grand étonnement, l'épidémie refuse de le frapper. Est-ce parce que les autres sont consentants ? Bérenger voudrait savoir. Hélas ! il ne saura jamais. Jamais aucune corne ne poussera au milieu de son front. Jamais sa peau blanche ne se durcira et ne prendra ces magnifiques reflets d'un vert sombre. Au milieu d'une humanité « rhinocérossifiée », Bérenger est condamné à rester le dernier homme. C'est-à-dire un monstre.

Rhinocéros, avec son dialogue conventionnel jusqu'à la sécheresse, sa logique poussée jusqu'à l'absurde, son humour destructeur, relève bien de l'univers dramatique de Ionesco et de ses disciples. Ce fauve est de la même famille que le *Tueur sans gages*, son frère aîné, ou le *Schmürtz*, de Boris Vian. Le public de l'Odéon a paru surpris par cette découverte. Peut-être la mise en scène de Jean-Louis Barrault (admirable Bérenger) écrase-t-elle un peu la pièce sous le poids de sa virtuosité et de sa machinerie ? Personnellement j'y ai pris un vif plaisir et, si vous ne craignez pas la contagion, je vous engage à aller y voir.

Avec quelque neuf ans de retard, le Théâtre Antoine présente *Le Zéro et l'Infini*, que Sidney Kingsley a tiré du roman d'Arthur Koestler et que Léo Lapara a adapté en français. L'on pouvait craindre que la disparition de Staline et celle de la guerre froide n'aient fait perdre une grande partie de son intérêt aux mésaventures de Roubachof, le vieux révolutionnaire éliminé par son ancien compagnon d'armes, le maître du Kremlin.

Eh bien, non ! Si le problème politique soulevé par le cas de Roubachof ne se pose plus avec la même acuité, le problème psychologique demeure, aussi passionnant, aussi angoissant. Le principal mérite de cette version scénique d'un récit romancé qui a déjà fait le tour du monde, c'est sa fidélité à l'œuvre originale. Non seulement Koestler n'a pas été trahi par ses adaptateurs, mais ses intentions ont été scrupuleusement respectées. Il eût été facile de faire de Boubachof une simple victime — et le recul du temps le permettait — de la plus odieuse des dictature. Non, Roubachof demeure, à la fois, innocent et coupable. Innocent des crimes dont on l'accuse. mais coupable pour la complicité qui l'a lié, si longtemps, à ses propres assassins.

Raymond Pellegrin incarne Roubachof avec une sincérité, une intensité qui forcent notre admiration. Et notre sympathie. C'est même le seul reproche que je lui ferai. Car il ne peut pas être entièrement sympathique. Sinon, il n'est plus, *aussi*, le commissaire du peuple fanatique et inhumain. Raymond Pellegrin est, sans doute, trop jeune, pour correspondre exactement à l'idée que l'on peut se faire de Roubachof à la lecture du roman.

Si je m'attarde sur ce détail, c'est pour montrer à quel point son interprétation — et celle de ses principaux partenaires : Helena Bossis, Marc Valbel et Michel Salina — est convaincante. A quel point la mise en scène d'André Villiers a su rendre cette adaptation du *Zéro et l'Infini* émouvante.

Sur des sujets guère plus frivoles, mais traités plus légèrement, Robert Rocca et Jacques Grello nous invitent à crier : *Vie de...* Sans renouveler un genre, qui avait fait ses preuves... avant la guerre et était tombé en complète désuétude, les auteurs ont su composer et animer une revue d'actualité avec autant d'esprit que d'opportunité.

Avec la précieuse participation de Poiret et Serrault et la dynamique Colette Déréal, ils nous entraînent dans une désopilante promenade dans les coulisses de la Télévision et de l'Elysée. Cette revue menée tambour battant — le tambour n'est-il pas l'instrument idéal pour une revue ? — doit attirer les foules au Théâtre Gramont. Pendant plusieurs années, au moins. Comme tout bon spectacle d'actualité...

Dans notre prochain numéro : MOUSSELINE, de Louis Velle (Théâtre Fontaine)

Philippe Dechartre raconte :

LE ZÉRO ET L'INFINI

de Sidney Kingsley

« Le Zéro et l'Infini »
pièce en 3 actes de Sidney Kingsley
d'après le roman de Arthur Kœstler
adaptation de Leo Lapara
Mise en scène et dispositif scénique
de André Villiers
Créée le 21 janvier
au Théâtre Antoine
(Direction Simone Berriau)
avec la distribution suivante :

Nicolas Salmanovitch Roubachof	**Raymond Pellegrin**
Premier garde	**Bernard Klein**
Deuxième garde	**Joseph Papiernik**
402	**Michel Salina**
302	**Marc de Georgi**
202	**Sacha Tarride**
Louba Arlowa	**Héléna Bossis**
Gletkin	**Jacques Harden**
Richard	**Elan Lavigne**
Un S. S.	**Jacques Allard**
Son amie	**Nina Ivanowski**
Ivanof	**Marc Valbel**
Bogrov	**Roger Minier**
Hrutsch	**Raymond Devismes**
Albert	**Claude Richard**
Luigi	**Jean-Marie Rivière**
Pablo	**Henri Djanik**
André	**Maurice Gautier**
Un garçon de café	**Jacques Allard**
Premier secrétaire	**Jeanne Allard**
Deuxième secrétaire	**Nina Ivanowski**
Le président	**Georges Thibert**

Un couloir de prison la nuit. Seuls les judas des cellules éclairées jalonnent le chemin que suit le prisonnier encadré par des gardes de la Guépéou. Le trajet est long et lent. Au terme une porte s'ouvre et le prisonnier entre dans une cellule violemment illuminée.

Cette cellule qui sera désormais son univers jusqu'à la mort et le nôtre.

Comme l'eût fait un vrai bolchevik, chaque spectateur a immédiatement identifié Nicolas Salmanovitch Roubatchof, général de l'Armée Rouge, commissaire du peuple, compagnon de Lénine, héros de l'Union soviétique. Et déjà par le « tam-tam à nouvelles », ce langage universel de toutes les geôles du monde, la prison, de proche en proche, apprend que la nouvelle victime désignée par le numéro 1 commence son lent calvaire.

●

Les petits lapins ne sont pas des girafes ; encore faudrait-il qu'ils puissent le prouver. Roubatchof, expert en viols et violences, va être livré tout cru et saignant, innocent des crimes dont on l'accusera et qu'il confessera, à la machine totalitaire qu'il a inventée, minutieusement montée et scientifiquement utilisée pour liquider moralement, politiquement, physiquement ses camarades, ses compagnons, ses amis coupables de s'être écartés de « la ligne ». A son tour !

A son tour il a dévié ; à son tour il sera acteur de ce scénario dont il a lui-même, tant de fois, réglé la mise en scène ; à son tour il abjurera ; à son tour il sera liquidé.

●

Roubatchof grand inquisiteur, administrant la Révolution, Roubatchof prisonnier démuni à la recherche de son âme, Roubatchof dialecticien, défendant pied à pied devant ses juges une position qu'il sait indéfendable : trois Roubatchof que la simultanéité du jeu théâtral permet de juxtaposer, de confronter, de condamner, pour d'autres raisons, mais avec autant de certitudes que le juge soviétique. Tel est le tryptique sur lequel est peint le drame.

●

La connaissance journalistique des événements qui ont illustré la révolution bolchevique serait suffisante pour éclairer, en surface, l'histoire de Roubatchof. Mais la clef de l'action est dialectique, car l'auteur n'ignore rien des sortilèges et du rituel intellectuel de l'Eglise rouge.

Le drame existe parce que la pensée de Roubatchof qui, dans la méditation et dans l'action, était centrée autour du « nous », soleil du système marxiste-léniniste, a quitté cet univers d'absolu pour explorer la galaxie bourgeoise dont le centre de gravité est le « je ».

Le « je », la « fiction grammaticale » des vieux bolcheviks qui devient, pour Roubatchof, au cours d'une lente et douloureuse découverte, une réalité de chair.

Pour le spectateur comme pour le juge le dossier de Roubatchof est, alors, ouvert. Le juge condamnera Roubatchof au nom des principes de l'absolu révolutionnaire que Roubatchof lui a enseignés avec le bolchevisme. Le spectateur condamnera Roubatchof au nom des principes de l'absolu chevaleresque et de la morale judéo-chrétienne. « Œil pour œil, dent pour dent. » Le matérialisme athée devient l'arme délicieuse de la justice immanente !

La Révolution est dénonciation avant d'être construction. Roubatchof a dénoncé les contradictions du système capitaliste et, révolutionnaire sur sa lancée, il dénoncera les contradictions du système communiste. Or, ces deux univers de logique dans lesquels se meut au même instant sa pensée ne sont pas interpénétrables, mais contradictoires. Le transfuge, s'il ne perd la raison, perd sa raison d'être. A en faire l'expérience diabolique, Roubatchof comprend enfin ce qu'il a enseigné toute sa vie, que c'est un non-sens que de parler chez les bolcheviks le langage des bourgeois. Roubatchof s'est mis dans le mauvais cas. Son juge n'a pas à lui faire remarquer autre chose. C'est peut-être sa torture la plus raffinée et plus efficace que les projecteurs aveuglants. Roubatchof acceptera de se condamner lui-même.

●

Les mots font l'amour. En disant cela, jamais le poète surréaliste qui dénonçait « Moscou-la-Gâteuse » n'avait été plus proche du militant communiste. De part et d'autre de la frontière bourgeoise, les enfants des mots, la pensée et l'action n'ont pas la même chair, le même sang et le même cœur. Ils ont le même visage et c'est ce qui trompe.

Le reste est anecdote ou parabole. Or, ce qui compte, dans ce cas, c'est le moyen du récit. « Le Zéro et l'Infini », le livre de Koestler a eu, au lendemain de la guerre, un retentissement mondial. Le drame de Roubatchof a alerté et troublé la conscience des hommes libres. Voici donc le livre transposé sur la scène.

Bien que ce ne soit pas mon rôle de parler en critique, il convient de dire ce qu'il y a d'excellent dans la mise en scène du spectacle et de louer avec reconnaissance la performance exceptionnelle de Raymond Pellegrin - Roubatchof. En effet, malgré les difficultés qu'on rencontre au théâtre à faire vivre un héros de roman auquel chacun a prêté un visage et un corps, Pellegrin nous fait croire qu'il est Roubatchof. Une mise en scène très extraordinaire sur trois plans sert l'illusion et montre Roubatchof dans sa cellule scrutant, angoissé, son passé et le présent, Roubatchof projeté, guindé de dogmatisme, dans son passé, Roubatchof devant ses juges, affrontant, en toute conscience, le passé et le présent.

Mais les nécessités de l'adaptation dramatique rendent difficilement compte de l'épaisseur psychologique du roman et limitent la tragédie humaine à un schéma simpliste. Par ailleurs, sur le sujet, M. Krouchtchev, à la tribune du Congrès du Parti communiste Bolchevik, en a dit et révélé plus que Arthur Koestler, ce qui ne détruit pas la valeur romanesque et humaine du livre, mais altère encore l'efficacité du schéma dramatique.

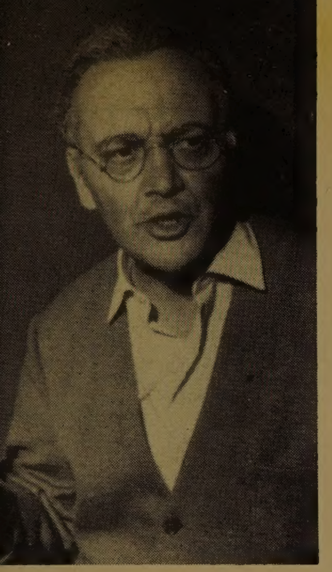
Il est vrai qu'aujourd'hui, sur le plan théâtral, les cages de Louis XI paraissent plus proches de nous que les cellules secrètes de la terrible Lubianka.

— Ah ! La Balue, La Balue, vous saurez ce qu'il en coûte de trahir le roi de France.

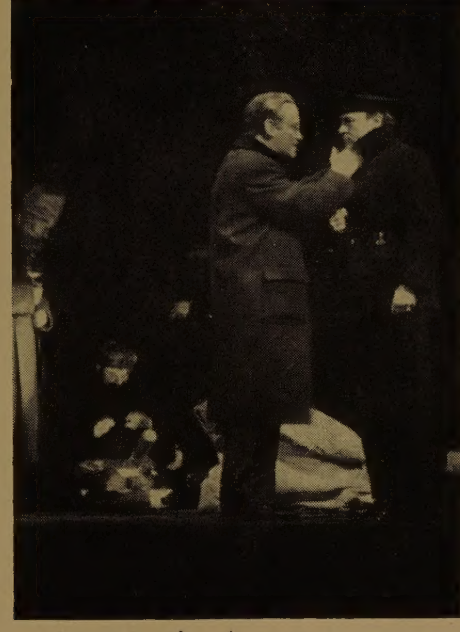
Philippe Dechartre a vu

"LE ZÉRO ET L'INFINI"

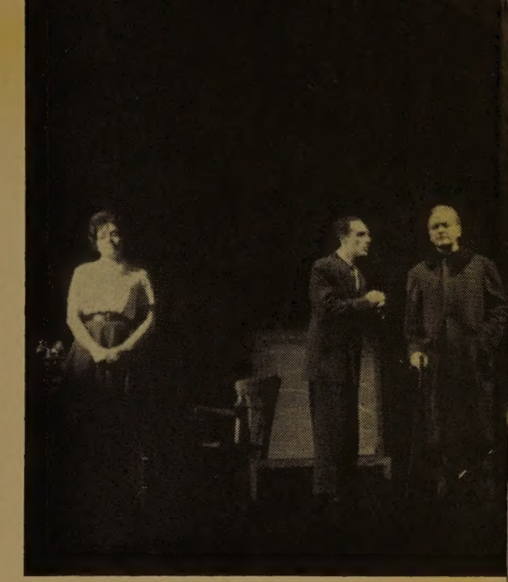
une histoire exemplaire



OLAS SALMANOVITCH
JBACHOF...



... GENERAL DE L'ARMÉE ROUGE...



... COMMISSAIRE DU PEUPLE...

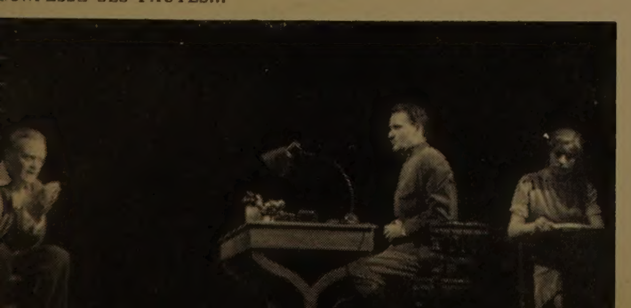


... ENNEMI DE LA PATRIE SOVIETIQUE ...



AMOUREUX COMME UN HOMME QUELCONQUE...

CONFESSE SES FAUTES...



Photos Bernand.



...ET MEURT POUR
LE « PARTI »

SPECTACLES DE PARIS

Photos BERNAND.

DE JEUNES COMÉDIENS, SOUS LA CONDUITE INTELLIGENTE ET ÉCLAIRÉE DE STÉPHANE ARIEL, ONT TROUVÉ... « LA QUADRATURE DU CERCLE » ET L'IMPOSENT AUX SPECTATEURS DU THEATRE DES ARTS. CETTE JOYEUSE COMÉDIE SOVIÉTIQUE DE VALENTIN KATEIEV, RÉVÉLÉE PAR GEORGES VITALY, AVAIT FAIT LES BEAUX SOIRS DE LA HUCHETTE VOICI UNE DIZAINE D'ANNÉES... ET L'OBJET D'UN DE NOS PREMIERS NUMÉROS (N° 12)

« VIVE DE... », AU THÉATRE GRAMONT. VIVE... DEUX AUTEURS PLEINS D'INVENTION ET D'HUMOUR (ROBERT ROCCA ET JACQUES GRELLO). VIVE... DEUX FANTAISISTES DE GRANDE CLASSE (JEAN POIRET ET MICHEL SERRAULT) ET VIVE DE...REAL (COLETTE) LEUR DIGNE ET TRÉPIDANTE PARTENAIRE



(Photo BERNAND.)

POUR LA PREMIERE REALISATION DES « COMEDIENS DES CHAMPS-ELYSEES », MAURICE JACQUEMONT ET MICHEL GUDIN ONT CHOISI « HAMLET » DE SHAKESPEARE, DANS LA VERSION (JUSQU'ICI) INEDITE DE JACQUES COPEAU ET SUZANNE BING. JEAN-LOUIS TRINTIGNANT A SU TRADUIRE TOUTE LA PURETE ET LA DOUCEUR DU PRINCE DE DANEMARK DANS UN SPECTACLE DE HAUTE QUALITE DONT LES MEMBRES DU THEATRE-CLUB ONT EU LA PRIMEUR.

DANS LES NUMEROS ENCORE DISPONIBLES :

PRINTEMPS PERDUS,
Paul Vandenberghe.

COMME AVANT, MIEUX QU'AVANT,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

TEMOIN A CHARGE,
Agatha Christie - P. de Beaumont.

VIRGINIE,
Michel André.

CELLES QU'ON PREND DANS SES BRAS,
Henry de Montherlant.

LE PAIN BLANC,
Claude Spaak.

L'EQUIPAGE AU COMPLET,
Robert Mallet.

MADEMOISELLE,
Jacques Deval.

L'ŒUF,
Félicien Marceau.

HENRI IV,
Luigi Pirandello - M.-A. Comnène.

LE CŒUR VOLANT,
Claude-André Puget.

OURAGAN SUR LE CAINE,
Herman Wook - José-André Lacour.

LA MEGERE APPRIVOISEE,
Jacques Audiberti.

CHAMPAGNE ET WHISKY,
Max Régnier.

PAPA BON DIEU,
Louis Sapin.

ROMANOFF ET JULIETTE,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

PLAINTE CONTRE INCONNU
Georges Neveux.

PROCES A JESUS,
Diego Fabbri - Thierry Maulnier.

OSCAR,
Claude Magnier.

LA BRUNE QUE VOILA,
Robert Lamoureux.

L'AMOUR PARMI NOUS,
Morvan Lebesque.

LOPE DE VEGA,
Claude Santelli.

LADY GODIVA,
Jean Canolle.

PATATE,
Marcel Achard.

HUMILIES ET OFFENSES,
Dostoïevski - André Charpak.

L'ANNIVERSAIRE,
John Withing - C. Robson.

VIRAGE DANGEREUX,
J.-B. Priestley - Michel Arnaud.

LA TOUR D'IVOIRE,
Robert Ardrey - J. Mercure.

DOUZE HOMMES EN COLERE,
Réginald Rose - André Obey.

L'ETRANGERE DANS L'ILE,
Georges Soria.

EDITION DE MIDI,
Mihail Sebastian - P. Hechter.

L'ANNEE DU BAC,
José-André Lacour.

LES TROIS COUPS DE MINUIT,
André Obey.

LES PORTES CLAQUENT,
Michel Fermaud.

MEURTRES EN FA DIESE,
Frédéric Valmain - Boileau Narcejac.

LES TROIS CHAPEAUX CLAQUE,
Miguel Mihura - Hélène Duc.

LE JOURNAL DE ANNE FRANK,
Hackett - Goodricht - Neveux.

TCHIN-TCHIN,
François Billetdoux.

LE DESSOUS DES CARTES,
André Gillois.

L'ENFANT DU DIMANCHE,
Pierre Brasseur.

LA BAGATELLE,
Marcel Achard.

MAUVAISE SEMENCE,
Paul Vandenberghe - T. Mihalakeas.

L'ETONNANT PENNYPACKER,
Liam O'Brien - Roger Ferdinand.

UNE SAGA,
Hjalmar Bergman.

LA DESCENTE D'ORPHEE,
Tennessee Williams - R. Rouleau.

LE TIR CLARA,
Jean-Louis Roncoroni.

LA TETE DES AUTRES,
Marcel Aymé.

VU DU PONT,
Arthur Miller - Marcel Aymé.

L'EFFET GLAPION,
Jacques Audiberti.

MASCARIN,
José-André Lacour.

LE JOUEUR,
André Charpak - Dostoïevski.

LE CŒUR LEGER,
Samuel Taylor - C. Otis Skinner.
C.-A. Puget.

LA PETITE MOLIERE,
Jean Anouilh - Roland Laudenbach.

LE VELO DEVANT LA PORTE,
Joseph Hayes - M.-G. Sauvajon.

UN BARRAGE CONTRE LE PACIFIQUE,
Geneviève Serreau.
Marguerite Duras.

LONG VOYAGE VERS LA NUIT,
Eugène O'Neill - Pol Quentin.

Envoi franco contre 2 N F par numéro — Etranger 2,40 N F.

ABONNEMENTS : L'AVANT-SCÈNE, 27, RUE ST-ANDRÉ-DES-ARTS - PARIS 6e - DAN 67-25 - C.C.P. 7353.00

FRANCE ET COMMUNAUTE N.F.	36
ETRANGER N.F.	41
BELGIQUE, CONGO BELGE, LUXEMBOURG, PAYS-BAS : H. van SCHENDEL, 5, rue Brialmont, BRUXELLES, C.C.P. 2364-99 Francs belges	390
BRESIL : R. F. BESNARD, 91, av. Almirante-Barroso, RIO-DE-JANEIRO et 131, rue Marconi, SAO-PAULO Cruzeiros	1.930
CANADA : J. DURAND, 1481 Mansfield, MONTREAL Dollars C	9
NORVEGE, SUEDE, DANEMARK : Librairie Française, Bragegatan 8, STOCKHOLM 5, Postg. 3507-57 Couronnes suédoises	45
ETATS-UNIS : George SINCLAIR, 505, Fifth Avenue NEW YORK 17 N.Y. Dollars	9

ITALIE : Dott. Carlo DI PRALORMO, Via Lambruschini 12, TORINO Lires	5.700
LIBAN : Mlle J. NADAL, immeuble Dandan, rue de Lyon, BEYROUTH Lib.	27
PORTUGAL : LIVRARIA BERTRAND, 73, rua Garret, LISBOA Escudos	220
MEXIQUE : Librairie Française, A Paséo de la Reforma 12, MEXICO D.F. Pesos	1.612
SUISSE : Roger HAEFELI, 11, avenue Jolimont, GENEVE, C. C. P. 1.6390 Francs suisses	35
VENEZUELA : Max BLOT « Le Carnet de Caracas », Apartado 10.430, CARACAS Bolivars	35
YOUGOSLAVIE : Centre Culturel Français, 11, Zmaj Jovina, BELGRADE Dinars	2.500

REGLEMENTS POUR L'ETRANGER : Pour les pays autres que ceux indiqués ci-dessus, règlement à Paris, par chèque bancaire libellé en monnaie nationale de l'abonné.

RELIURES : Pour un an (23 numéros). France : **N F 17.** Etranger : **N F 19.**

NUMERO : France : **N F 2.** Etranger : **N F 2.40.**

Les demandes de changement d'adresse qui ne pourront être satisfaites que dans un délai de deux semaines, ne seront acceptées qu'accompagnées de la somme de 1 N F et de la dernière étiquette d'adresse.
La présente revue a adhéré à l'Arrangement International des Abonnements-Poste.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que, par accord spécial avec notre confrère « Miroir de l'Histoire », tout nouvel abonné et tous nos abonnés, au moment du renouvellement de leur abonnement, recevront gratuitement 3 numéros de « Miroir de l'Histoire ».